BtB Bureau de la traduction / Translation Bureau

VOLUME 7 2

JUIN/JUNE 2010

L'Actualité langagière / Language Update

- Devenir interprète : C'est en forgeant qu'on devient forgeron / Practice makes perfect: The making of an interpreter
- « en autant que »
- Closing in and trailing off: More digressions in punctuation
- Langues nationales et acquisition de connaissances spécialisées en traduction technique / National languages and the acquisition of expertise in technical translation
- Les caprices de l'usage : le cas de *prévu*
- Las repercusiones de la tecnología en el proceso terminológico
- Macédoine, Monténégro et République tchèque
- Ma quête d'information en 2010 / My quest for information in 2010
- In the aftermath of Copenhagen
- Le Service SVP, d'hier à aujourd'hui / The SVP Service: A brief history

***L'Actualité langagière* est aussi en ligne! Rendez-vous à btb.gc.ca/lactualitelangagiere**
***Language Update* is also available online! Visit btb.gc.ca/languageupdate**

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada / Public Works and Government Services Canada

Canada

Nos collaborateurs
Our Contributors

Volume 7/2 • Juin/June 2010

Directeur/Director
Gabriel Hudon, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor-in-Chief
Denise Cyr, trad. a.

Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/
Review Committee
Cathryn Arnold
Jean-Sylvain Dubé
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frèdelin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solis

Conception graphique/
Graphic Design
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Carol Card is a senior interpreter with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate. A Bureau employee since 1982, she was a translator and then a trainer and evaluator before moving to interpretation in the mid-90s. / ***Carol Card*** est interprète principale à la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction. Entrée au Bureau en 1982, M^me^ Card a été traductrice avant de devenir formatrice et évaluatrice. Elle s'est dirigée vers l'interprétation au milieu des années 1990.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / ***Jacques Desrosiers***, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels précieux pour le Bureau. / ***André Guyon*** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop valuable software for the Bureau.

Carolina Herrera, M.A. en traduction de l'Université d'Ottawa, est terminologue à la Division des sciences humaines de la Normalisation terminologique du Bureau de la traduction; elle fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM^MC^. / ***Carolina Herrera***, M.A. in translation (University of Ottawa), is a terminologist with the Human Sciences Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She is part of the team responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM^MC^.

Frèdelin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, ***Frèdelin Leroux fils*** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She began contributing to *Language Update* shortly after joining the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / ***Barbara McClintock***, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseure du français à l'anglais pendant plus de 15 ans dans le secteur privé. Elle collabore à *L'Actualité langagière* depuis qu'elle est entrée au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Nicole Ouimet est terminologue-conseil à la Division des sciences humaines, Direction de la normalisation terminologique, Bureau de la traduction. / ***Nicole Ouimet*** is a terminology adviser with the Human Sciences Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / Vancouvéroise, ***Frances Peck*** est rédactrice et réviseure. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, ***André Racicot*** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

André Senécal, trad. a., réd. a., longtemps traducteur expert au Bureau de la traduction, est maintenant à la retraite. Il consacre une partie de son temps à donner des ateliers de formation aux traducteurs professionnels. / ***André Senécal***, C. Tr., C. Wr., is a former expert translator at the Translation Bureau and is now retired. He spends some of his time giving training workshops to professional translators.

ABONNEMENT (S52-4/7-2)

1 an (4 numéros) 35 $CAN + 5 % TPS = 36,75 $

Au numéro 9 $CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/7-2)

1 year (4 issues) CAN$35 + 5% GST = $36.75

Per issue CAN$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Mot de la rédaction
A Word from the Editor-in-Chief

Denise Cyr

Translation: Tom Healy

Une nouvelle aventure...

L'Actualité langagière vous offre, cette fois encore, un numéro rempli d'articles intéressants. Nous bouclons la boucle de notre dossier « formation au Bureau de la traduction » avec un texte fort enrichissant sur la formation des interprètes. Nos chroniqueurs réguliers vous entretiennent de points de langue divers, qui vont de la ponctuation à l'emploi de *en autant que* et *prévu*, et vous renseignent sur une technique de recherche sur le Web. Vous lirez avec un intérêt certain l'historique du Service SVP, dont la réputation d'excellence n'est plus à faire. Et nul doute que la réflexion fort à propos que fait un ancien traducteur expert du Bureau sur l'acquisition des connaissances en traduction technique saura vous captiver. J'espère que ce numéro vous plaira et alimentera votre désir d'en connaître toujours davantage sur la langue.

Dans un autre ordre d'idées, ce numéro marque pour moi la fin d'une merveilleuse aventure et le début d'une nouvelle qui, je l'espère, sera tout aussi excitante. Eh oui, l'heure de la retraite a presque sonné... et pour m'acclimater en douceur à ce changement de cap, je réduis mes heures de travail et cède avec plaisir ma place de rédactrice en chef à l'un des membres du comité de lecture, Jean-Sylvain Dubé. Celui-ci m'appuie dans le dossier de *L'Actualité langagière* depuis déjà presque un an et c'est avec confiance que je lui cède la barre. Bonne chance à Jean-Sylvain, qui se lance, lui aussi, dans une toute nouvelle aventure.

Au revoir et bon été!

A new adventure...

Language Update is once again offering you an issue jam-packed with stimulating content. We complete our series on training at the Translation Bureau with a fascinating article on the training of interpreters. Our regular contributors discuss various points of language, from punctuation to the use of *en autant que* and *prévu*, and provide you with helpful information on a Web search technique. You will undoubtedly enjoy reading about the history of the SVP Service, with its renowned reputation for excellence. And you will surely be captivated by the very pertinent article by a former Bureau expert translator on acquiring knowledge in technical translation. I hope that you will enjoy this issue and that it will whet your appetite to learn more about language.

This issue also marks the end of a marvellous adventure for me and the beginning of a new one, which I hope will be just as exciting. For my retirement is just around the corner...and to gradually adjust to this change, I am reducing my hours of work. I am delighted to announce that my role as editor-in-chief will be taken over by one of the Review Committee members, Jean-Sylvain Dubé. Jean-Sylvain has been supporting me on *Language Update* for nearly a year, and I have every confidence in him as he takes the helm. I wish him the best of luck as he embarks on a new adventure as well.

Farewell and have a great summer!

Sommaire
Summary

Les langagiers : intermédiaires indispensables à l'ère de la mondialisation / Language professionals: indispensable intermediaries in a globalized world
Francine Kennedy, page 5

Aujourd'hui, les langagiers jouent un rôle pivot dans l'échange d'informations, comme ils l'ont fait lors du séisme en Haïti et des derniers Jeux olympiques d'hiver. / Today, language professionals play a pivotal role in the exchange of information, as evidenced by their contribution in Haiti after the earthquake and during the recent Olympic Winter Games.

Devenir interprète : C'est en forgeant qu'on devient forgeron / Practice makes perfect: The making of an interpreter
Carol Card, page 8

Cinquante ans après l'embauche des premiers interprètes au Parlement, l'auteure montre la place importante qu'a occupée la formation, toujours axée sur la pratique en cabine. / Fifty years after the first interpreters were hired at Parliament, the author describes the importance attached to training, which has always centred on practice in the booth.

Mots de tête : « en autant que »
Frèdelin Leroux fils, page 12

S'appuyant sur des exemples relevés dans l'usage québécois depuis plus d'un siècle, notre chroniqueur doute que *en autant que* soit vraiment un calque. / On the basis of examples found in Quebec French going back more than 100 years, our columnist is doubtful that *en autant que* is truly a calque.

Closing in and trailing off: More digressions in punctuation
Frances Peck, page 14

Parentheses, square brackets, angle brackets, braces and ellipses are very useful to those who like to digress and incorporate all sorts of different marks into a text. / Parenthèses, crochets, chevrons, accolades et points de suspension sont fort utiles à qui aime faire des digressions et insérer toutes sortes d'éléments dans un texte.

Sur les rayons / New Releases
page 16

Viennent de paraître trois lexiques du Bureau de la traduction, téléchargeables de son site Web. / Three Translation Bureau glossaries have just been published and can be downloaded from the TB website.

Langues nationales et acquisition de connaissances spécialisées en traduction technique / National languages and the acquisition of expertise in technical translation
André Senécal, page 17

Le grand défi du traducteur technique qui travaille vers une langue autre que l'anglais est de trouver une documentation technique dans sa langue de la même qualité que celle de l'anglais. / The great challenge facing the technical translator working into a language other than English is finding technical documentation in his or her language whose quality is comparable to that of the documentation available in English.

Les caprices de l'usage : le cas de *prévu*
Jacques Desrosiers, page 22

Faisant fi de la règle, l'usage semble anarchique quand vient le temps de choisir la préposition qui suit *prévu*. En réalité, il fait preuve de souplesse et obéit à ses propres exigences stylistiques. / Anarchy seems to reign when it comes to choosing the preposition that follows *prévu*: here, usage flouts all rules. But in reality, *prévu* is flexible and obeys its own stylistic rules.

El Rincón Español: Las repercusiones de la tecnología en el proceso terminológico
Carolina Herrera, página 25

La terminología es una de tantas otras disciplinas que han seguido los avances de la tecnología muy de cerca. El presente artículo pretende presentar un panorama general de cómo estos avances de las nuevas tecnologías informáticas y de la comunicación han cambiado el método de trabajo terminológico, y si estos cambios han sido beneficiosos o no.

Traduire le monde : Macédoine, Monténégro et République tchèque
André Racicot, page 28

Les noms de pays sont parfois intrigants. Ils peuvent aussi être sources de controverse. L'auteur examine le cas de trois pays dont l'histoire récente a été particulièrement mouvementée. / Names of countries can be intriguing. They can also be sources of controversy. The author examines the case of three countries whose recent history has been particularly eventful.

Carnet techno : Ma quête d'information en 2010 / Tech Files: My quest for information in 2010
André Guyon, page 30

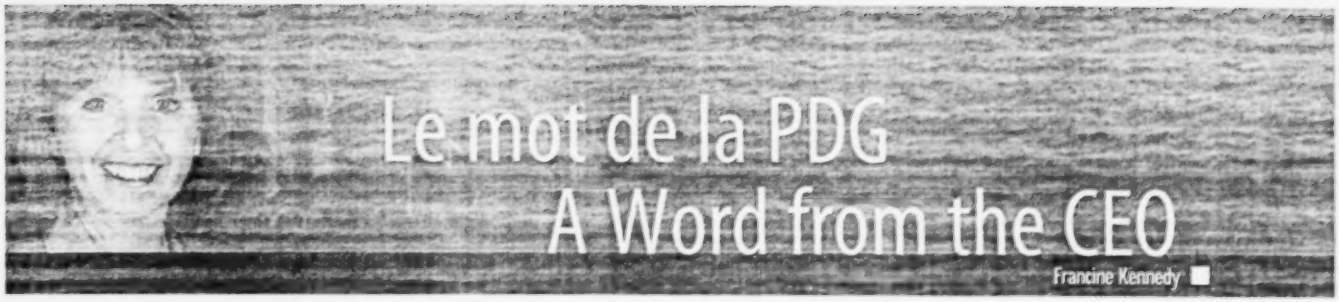
Pour tirer profit du Web, l'auteur cherche toujours l'expression exacte et utilise les médias sociaux et les fils RSS. Une fois ses sources trouvées, il fait un tri comme dans le temps où l'on écumait les rayons des bibliothèques. / In order to use the Web effectively, the author always looks for the exact expression and uses social media and RSS feeds. Once he finds his sources, he sorts through them carefully, as in the old days of scouring library shelves.

Words Matter: In the aftermath of Copenhagen
Barbara McClintock, page 35

In the aftermath of the Copenhagen Conference, some clarifications on the terminology of carbon are in order. / Dans la foulée du sommet de Copenhague, quelques éclaircissements sur la terminologie du carbone.

Le Service SVP, d'hier à aujourd'hui / The SVP Service: A brief history
Nicole Ouimet, page 36

Depuis trente-cinq ans, le Service SVP du Bureau de la traduction répond à toutes sortes de questions terminologiques. Il a déjà traité jusqu'à près de 130 000 demandes en une année. / For 35 years, the Translation Bureau's SVP Service has been answering all sorts of terminological questions, once responding to nearly 130,000 requests in a single year.



Le mot de la PDG
A Word from the CEO

Francine Kennedy

Les langagiers : intermédiaires indispensables à l'ère de la mondialisation

Dans le dernier numéro, j'ai souligné que la communication et la coopération internationales sont plus importantes que jamais en raison de l'interconnectivité à l'échelle planétaire. Les échanges d'information se multiplient, et de nouveaux modes de communication ne cessent de faire leur apparition. Dans ce contexte, les langagiers – traducteurs, interprètes et terminologues – facilitent sans contredit les communications en faisant le pont entre les langues et les cultures. En fait, les langagiers sont des intermédiaires indispensables aux échanges d'information.

La contribution essentielle des langagiers est encore plus évidente quand d'importants événements internationaux exigent la collaboration de pays de partout dans le monde. Par exemple, lorsqu'un violent séisme a frappé Haïti en janvier dernier et que des gouvernements et diverses organisations se sont mobilisés afin de communiquer avec la population et de coordonner leur intervention, des langagiers ont assumé un rôle de premier plan pour soutenir l'échange d'information. Ils ont eu à traduire un grand nombre de textes urgents qui nécessitaient un large éventail de connaissances. De plus, des traducteurs et des interprètes ont été appelés à travailler dans le cadre de rencontres de planification de haut niveau et de visites de divers représentants à Haïti à la suite du séisme. Dans de telles situations, les traducteurs et les interprètes participent directement à la transmission rapide et exacte de renseignements importants.

En février et en mars, de nombreux athlètes et visiteurs du monde entier se sont réunis à Vancouver à l'occasion des Jeux olympiques et paralympiques. Les Jeux présentaient un défi linguistique de taille, mais ils donnaient aussi au Canada l'occasion de démontrer sa dualité linguistique au reste du monde. Vu le contexte, il va sans dire que le rôle des traducteurs et des interprètes qui ont travaillé aux Jeux

Language professionals: indispensable intermediaries in a globalized world

In my column in the last issue of *Language Update*, I referred to today's global interconnectivity, which makes communication and co-operation between countries more important than ever before. The volume of information being exchanged is growing, and we are developing new ways of communicating every day. Without question, language professionals—whether they be translators, interpreters or terminologists—play a central role in facilitating that communication by building bridges between languages and cultures. In fact, they are indispensable intermediaries in information exchanges.

This is never more evident than when major world events call upon the collaboration of countries from around the world. When a catastrophic earthquake struck Haiti in January of this year and governments and other organizations sprang to action to communicate with the public and with each other and to co-ordinate their response to the crisis, language professionals were also on the front lines to support the exchange of information. There was a high volume of documents in a wide range of specialties to be translated as quickly as possible, as well as a need for translation and interpretation resources for high-level planning meetings and for officials who travelled to Haiti in the aftermath of the quake. In such situations, translators and interpreters play a crucial role in helping to ensure that important information flows rapidly and that it is accurate.

In February and March, the Olympic and Paralympic Winter Games in Vancouver brought together athletes and visitors from around the world, something that entailed a significant linguistic challenge. But for Canada, as the host country, it was also an opportunity to demonstrate its linguistic duality to the world, so the translators and interpreters assigned to the Games had a key role to play. For

a été crucial. Un centre de traduction temporaire a d'ailleurs été mis sur pied au cœur de l'action à Vancouver pour aider les organisateurs des Jeux à répondre aux besoins linguistiques.

Plus récemment, le Canada a accueilli deux importantes rencontres internationales : les sommets du G8 et du G20. Des dirigeants et des ministres de différents pays ont pris part à ces sommets afin de traiter de questions d'intérêt mondial et de coordonner leurs efforts dans plusieurs domaines. Les langagiers sont mis à contribution non seulement durant de telles rencontres, mais également avant et après celles-ci, afin que les messages soient clairement transmis et compris par les participants de tous les niveaux. Souvent, des langagiers travaillent en coulisse pendant des mois avant la tenue de rencontres internationales.

Bien sûr, la collaboration continue entre les langagiers de différents pays permet d'assurer au besoin des communications rapides et fiables. Plus que jamais, les langagiers de partout dans le monde tirent profit d'une collaboration mutuelle et d'un partage de connaissances. Les travaux réalisés par divers comités internationaux de normalisation terminologique en sont un bon exemple. En effet, ces comités établissent des consensus sur les termes qui devraient être utilisés afin que tous puissent se comprendre, tant dans des domaines généraux que des domaines hautement spécialisés.

Dans un monde en évolution constante, il ne fait aucun doute que les langagiers sont des partenaires stratégiques qui permettent de franchir des barrières, de communiquer des messages, de tenir des conversations et de prendre des décisions. ■

instance, a temporary translation centre was set up in the heart of the action in Vancouver to help the Games organizers meet their language objectives.

More recently, Canada hosted two major international meetings, the G8 and G20 summits, at which world leaders and ministers talked about global issues and co-ordinated their efforts on a range of questions. This type of high-profile forum relies on language professionals not only at the meetings themselves, but also throughout the preparatory process and follow-up, so that messages are clearly conveyed and their meaning fully understood by the participants at all levels. In fact, language professionals often work behind the scenes for months, paving the way for the main events.

Of course ongoing collaboration across borders among language professionals lays the foundation for rapid and accurate communications. Today more than ever, there is enormous value for language professionals in working together and sharing their expertise with counterparts around the world. One need only think of the work done by various international terminology standardization committees, which decide on the terms that should be used so that everyone understands one another, whether in general discussions or in highly specialized fields.

In this changing world, language professionals are without question strategic partners who make it possible to transcend barriers, convey messages, hold conversations and make decisions. ■

Au revoir, Denise! Goodbye, Denise!

Chris Hurd

Translation: Denise Ramsankar

Je prends aujourd'hui la plume pour souligner le départ d'une collaboratrice dévouée, une collègue aux talents et aux qualités multiples. À la barre de *L'Actualité langagière* depuis janvier 2009, Denise Cyr a décidé qu'il était temps de passer à autre chose, de ranger sa plume. Elle laisse à un autre capitaine les commandes d'un navire qui a le vent en poupe.

Après trente-trois ans au Bureau de la traduction, Denise peut partir la tête haute et se dire : « Missions accomplies! » J'insiste sur le pluriel, car Denise a rempli d'innombrables missions, toujours avec brio, à titre de traductrice, réviseure, évaluatrice de la qualité linguistique, formatrice, chef d'équipe et chef de service.

Forte de cette longue et riche expérience, Denise était prête à entreprendre une dernière mission : présider aux destinées de *L'Actualité langagière*. Sa réputation, qu'elle avait su bâtir au long d'une carrière parsemée de défis de toutes sortes, n'était plus à faire. Aujourd'hui, je peux affirmer sans l'ombre d'un doute que Denise était la personne tout indiquée pour assumer cette fonction, que ce choix s'est avéré judicieux. Je n'ai qu'à feuilleter les numéros parus sous la plume de Denise pour m'en convaincre.

À titre de rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*, Denise a su maintenir la qualité supérieure de la revue professionnelle du Bureau de la traduction. Elle a perpétué l'excellence de ses prédécesseurs. Femme de tous les défis, elle a su mener à bien l'ensemble des dossiers non seulement langagiers, mais aussi administratifs – ma foi très complexes – rattachés à *L'Actualité langagière*.

Son passage à la tête de la revue fut peut-être bref, mais il fut surtout marqué par le professionnalisme. Et ce professionnalisme, Denise continuera d'en faire profiter l'équipe et le lectorat de *L'Actualité*. À mon plus grand bonheur, Denise a accepté de rester membre du comité de lecture de la revue. Je souhaite que cette association dure le plus longtemps possible!

Merci pour tout, Denise, et au plaisir de continuer à travailler avec toi! ■

Today, I take up my pen to bid farewell to a dedicated collaborator, a colleague with many talents and admirable qualities. Although she has only been at the helm of *Language Update* since January 2009, Denise Cyr has decided that it is time to lay her pen to rest and chart a new course. She is leaving another captain in command of a ship with the wind in its sails.

After 33 years at the Translation Bureau, Denise can leave with her head held high and say, "*Missions* accomplished!" I insist on using the plural because as a translator, reviser, language-quality evaluator, trainer, team leader and manager, Denise carried out countless assignments with brilliance!

Armed with extensive experience, Denise was ready to take on one last challenge: overseeing the production of *Language Update*. Her reputation, which she built over a career punctuated by all sorts of challenges, preceded her. Today, I can say beyond a shadow of a doubt that Denise was the obvious choice for the position and that this choice proved to be a wise one. The issues put out by Denise are a testament to this fact.

As the editor-in-chief of *Language Update*, Denise maintained the exceptional quality of the Translation Bureau's professional journal and the level of excellence set by her predecessors. Rising to every challenge, she was able to handle all the very complex issues—not only language-related but also administrative—involved in the production of *Language Update*.

Her time as head of the journal, albeit brief, was characterized by professionalism—a professionalism that will continue to benefit the *Language Update* team and readership. I am extremely pleased that Denise has agreed to remain involved with the journal as a member of the Review Committee. I hope that this association lasts a very long time!

Thank you for everything, Denise. It will be a pleasure to continue working with you! ■

L'industrie en marche

Industry Insights

Traduction : Paule Antonelli, trad. a.

Cet article termine notre série sur la formation au Bureau de la traduction.

Devenir interprète : C'est en forgeant qu'on devient forgeron

L'interprétation au gouvernement du Canada entame son second demi-siècle. C'est en effet en 1959[1] que le Parlement recrutait ses premiers interprètes. La formation destinée aux interprètes fédéraux existe depuis le début. Tout comme pour les autres professionnels de la langue, cette formation s'est officialisée et structurée au fil du temps. N'empêche qu'il reste aujourd'hui des similitudes avec le programme improvisé qui avait été élaboré pour le tout premier groupe de sept pionniers recrutés par le Bureau des traductions* en 1959, lors du lancement de la profession au Parlement. Le mot d'ordre demeure la pratique en cabine, encore et toujours.

Offerte au départ comme service aux députés qui souhaitaient suivre les débats de la Chambre des communes dans leur langue, l'interprétation a fait depuis une multitude d'adeptes. Elle est maintenant assurée non seulement pour la Chambre, le Sénat, leurs comités et leurs activités, mais aussi pour toute une gamme de réunions ministérielles et intergouvernementales, de conférences de presse et d'autres occasions. Au gouvernement fédéral, qui dit interprétation dit essentiellement interprétation simultanée en français ou en anglais; mais les circonstances nécessitent parfois de l'interprétation consécutive ou chuchotée. Le service s'offre aussi en langues autochtones et étrangères, si besoin est.

À l'exception de courtes périodes où il y a eu gel de l'embauche, le nombre d'interprètes à former est toujours allé en augmentant, en raison de l'accroissement de la demande. La croissance du nombre de postes l'illustre : 12 en 1961, 46 en 1973[2] et quasiment le double en 1993**. Et en 2008-2009, plus de 18 000 journées de service d'interprétation ont été fournies par quelque 65 interprètes en poste, épaulés par plus de 200 pigistes.

* Le Bureau des traductions est devenu le Bureau de la traduction dans les années 1980.

** Le 1er octobre 1993, le directeur de la Traduction parlementaire et de l'interprétation, Alphonse Morissette, mentionne dans une note de service le chiffre de 82 interprètes en langues officielles.

This article completes our series on training at the Translation Bureau.

Practice makes perfect: The making of an interpreter

As interpretation in the Government of Canada now moves into its second half century—Parliament hired its first interpreters in 1959[1]—so does the training designed to enable federal interpreters to acquire and maintain their professional skills. Training in interpretation, as in other language professions, has become more formalized and structured over time. But there are still similarities with the improvised program developed for the very first group of seven interpreters recruited by the Translation Bureau for the profession's parliamentary debut in 1959. The emphasis continues to be on practice, practice and more practice in the booth!

From its beginnings as a service to allow members of Parliament sitting in the House of Commons to follow the debate in their own language, interpretation has grown exponentially in volume over the years. Interpreters are now provided not only for the House and Senate and their committees and activities, but also for a wide range of departmental and intergovernmental meetings, press conferences and other assignments. Given the federal government context, most of the work consists of simultaneous interpretation between French and English. But there is also some call for consecutive and elbow interpretation, and service is also made available in Aboriginal and foreign languages when the need arises.

As a result of this growing demand, there was—and is—continuing pressure to train additional interpreters, with only a few brief periods when no new staff were being hired. The number of positions had increased to 12 by 1961, rising subsequently to 46 by 1973[2] and to nearly twice that number by 1993.** In 2008-09, a corps of some 65 staff interpreters, along with over 200 freelances, provided over 18,000 interpreter days of service to Parliament and federal institutions.

* A memo dated October 1, 1993, from then Director of the Interpretation and Parliamentary Translation Directorate, Alphonse Morissette, indicates a total of 82 official languages interpreters.

À cette progression constante correspond une évolution des moyens de formation. En 1975, le Bureau des traductions a jugé bon d'ouvrir une « école » d'interprétation avec des cabines équipées de matériel de pointe et de mettre sur pied un programme de formation intensive de douze semaines[1], où une équipe d'interprètes principaux encadrait un petit groupe d'élus issus surtout du Bureau des traductions, mais parfois aussi des services de traduction d'organismes tels que la Gendarmerie royale du Canada. Tout comme aujourd'hui, pour devenir interprète, il fallait parler couramment les deux langues officielles, avoir d'excellentes capacités d'analyse et, de préférence, connaître le contexte politique et administratif du gouvernement fédéral. La sélection s'effectuait avec des épreuves de traduction à vue et de culture générale. Les recrues étaient censées commencer à maîtriser très vite les rudiments de leur nouvelle profession et pouvoir communiquer des messages de l'anglais au français et vice-versa, sans les fausser, en s'exprimant de façon idiomatique, d'une voix claire et agréable.

On évaluait les recrues après trois semaines afin de vérifier si leurs progrès étaient suffisants pour poursuivre dans cette voie; ces interprètes en devenir travaillaient méthodiquement jour après jour et se pliaient à une série d'exercices, dont la paraphrase, la traduction à vue et l'interprétation vers les langues A (dominante) et B. Ils se familiarisaient, en outre, avec les rouages du Parlement, le vocabulaire et les concepts de divers domaines, la déontologie et l'étiquette en cabine. Après avoir réussi l'examen de fin de formation, les nouveaux interprètes finissaient d'apprendre le métier sur le terrain, en travaillant en tandem avec des collègues plus expérimentés, avant d'obtenir enfin leur accréditation professionnelle, sur examen.

Un partenariat efficace

En 1991, le Bureau de la traduction a remplacé sa formation en interprétation par un partenariat avec l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, qui offre le seul programme d'interprétation de conférence au Canada. En 2001, le programme a été rebaptisé « Maîtrise en interprétation de conférence ». Ouverte à toute personne qualifiée, la formation universitaire continue toutefois d'attirer surtout les traducteurs du gouvernement fédéral.

Seuls sont admis les candidats les plus qualifiés, généralement de quatre à six chaque année, à la suite d'un examen d'entrée rigoureux, première étape d'un programme ardu de dix mois. Le petit nombre d'étudiants permet aux formateurs, pour la plupart des praticiens interprètes au gouvernement fédéral, de suivre de près la progression de chacun. Quant aux discours enregistrés qu'on utilise aux fins de la formation, ils sont souvent ceux-là mêmes auxquels ont récemment travaillé en cabine les instructeurs ou un de leurs collègues.

The training format has changed significantly over the years. In 1975, the Translation Bureau felt the need to open an interpretation "school," equipped with booths and state-of-the-art systems.[1] A team of senior interpreters trained small groups of recruits in an intensive 12-week program. These new interpreters were initially selected mainly from among the Translation Bureau's translators and occasionally those of other organizations, such as the Royal Canadian Mounted Police. Then as now, would-be interpreters needed to be fluently bilingual, have excellent analytical skills and, preferably, be familiar with the political and administrative context of the federal government. They were tested on their sight translation abilities and general knowledge. In a matter of weeks, the trainees had to be well on their way to mastering the basics of their new profession and communicating messages from French to English and vice versa accurately and idiomatically, with clear diction and pleasant delivery.

The trainees were put through their paces day after day and assessed after three weeks to determine whether they were progressing sufficiently to continue. Exercises included paraphrasing, sight translation and interpretation into both the A (dominant) and B languages. Then there were the other aspects to master, such as the parliamentary process, vocabulary and concepts related to various fields, professional ethics and proper booth etiquette. After passing their final training exam, the new arrivals were teamed up with more experienced colleagues in assignments and practised until they were able to pass the working-level exam.

A successful partnership

In 1991, the Translation Bureau replaced its in-house initial training in interpretation with a partnership with the University of Ottawa's School of Translation and Interpretation, which offers the only conference interpretation program in Canada. In 2001, the graduate diploma program was renamed Master's in Conference Interpretation (MCI). Although the MCI welcomes aspiring interpreters from outside the government, federal translators have continued to be an important source of trainees.

In order to enter this challenging 10-month program, applicants must pass a rigorous admission exam, with only four to six students generally admitted to the program each year. The small class size enables the instructors, who are nearly all practising federal government interpreters, to follow the progress of each aspiring interpreter carefully and give individual feedback. Recorded speeches used in the training are often ones that the instructor or a colleague has recently had to wrestle with in real life!

La maîtrise en interprétation privilégie donc une approche pratique qui favorise l'acquisition des compétences et connaissances professionnelles déjà évoquées. Pour enseigner l'interprétation consécutive, la traduction à vue et, surtout, l'interprétation simultanée, on a recours à différents types d'exercices, ainsi qu'à toute une gamme de documents sur des sujets variés, en anglais et en français, provenant du Canada et d'ailleurs. Il y a beaucoup à apprendre en peu de temps. Les instructeurs encadrent les étudiants pendant les cours, généralement donnés le matin, et les encouragent fortement à consacrer l'après-midi, voire la soirée, à s'entraîner au laboratoire et à se perfectionner sur divers plans.

Les étudiants qui réussissent les deux semestres d'études font ensuite un stage d'interprétation de cinq jours dans les services d'interprétation de conférence ou d'interprétation parlementaire du Bureau de la traduction. Ces affectations permettent aux stagiaires de se trouver dans des situations de travail réelles où mettre en pratique leurs compétences nouvellement acquises, tout en recevant l'encadrement et l'encouragement de collègues aguerris. Enfin vient la dernière étape du programme de maîtrise : des examens d'interprétation simultanée vers les langues A et B.

Quiconque réussit son cours universitaire se voit offrir un poste d'interprète en formation au Bureau de la traduction. Embauchés à l'automne au niveau TR-2, les diplômés ont 15 mois pour être promus : ils devront réussir l'examen d'accréditation professionnelle au niveau TR-3 et démontrer, dans leur travail de tous les jours, qu'ils possèdent les autres qualités attendues d'un interprète : conscience professionnelle, ponctualité, discrétion, bonnes relations interpersonnelles, etc. Ils seront alors aptes à devenir membres à part entière d'une équipe et à faire leur travail d'interprète quelle que soit l'affectation, même très difficile ou télévisée.

Comment le Bureau de la traduction aide-t-il les diplômés universitaires à devenir ainsi des professionnels pleinement opérationnels? Durant les premiers mois, les recrues suivent une formation intensive au laboratoire d'interprétation du Bureau, qui a été entièrement rénové en 2008. De plus, on leur confie de vraies affectations, au cours desquelles ils travaillent sous la supervision de collègues d'expérience. L'encadrement et le mentorat sont essentiels pendant qu'ils mettent en pratique ce qu'ils ont appris. À la fin du premier trimestre de travail, en décembre, la recrue a une première chance d'obtenir une évaluation officielle de ses progrès en subissant l'examen d'accréditation comme interprète TR-3. Il lui est aussi possible de passer cet examen en juin ou en décembre de l'année suivante. À la fin de la période, la plupart des interprètes en formation ont atteint le niveau souhaité et se voient offrir un poste permanent dans l'un des deux services d'interprétation (de conférence ou parlementaire) du gouvernement fédéral.

Practical in nature, the MCI emphasizes the acquisition of the professional knowledge and skills outlined above. Various types of exercises are used to teach consecutive interpretation, sight translation and, in particular, simultaneous interpretation. Throughout the course, the material used covers a wide variety of topics, in both official languages, from Canada and beyond. There is a great deal to learn in a short time. Structured classes with an instructor are usually held in the morning, but students are strongly encouraged to practise in the laboratory in the afternoons and work on strengthening their various skills in the evenings as well.

Students who pass both semesters of the program move on to five days of supervised interpretation assignments in the Parliamentary Interpretation or Conference Interpretation sections of the Translation Bureau. There they practise their new skills in real work situations as part of a team of interpreters, with coaching and encouragement from experienced practitioners. The final step of the university program is the Master's exam, consisting of simultaneous interpretation tests into the student's A and B languages.

Beginning in the fall after they complete the program, MCI graduates are offered a training position with the Translation Bureau. They are admitted at the TR-2 level and have up to 15 months to reach the working level, becoming TR-3 interpreters. To achieve their promotion, trainees must demonstrate in an exam that they can interpret at the TR-3 level. Their day-to-day work, moreover, must show that they possess the other qualities expected, such as conscientiousness, punctuality, discretion and good interpersonal skills. In other words, they need to be able to carry out their duties as a full member of an interpretation team and be sent to even the most difficult assignments, including those that are televised.

How does the Translation Bureau help these graduates hone their abilities and become full-fledged professionals in the booth? During the first few months, trainees take part in intensive training in the Translation Bureau's interpretation laboratory, which was reopened in 2008 after extensive renovations to modernize the equipment. In addition, the TR-2s work at actual assignments under the supervision of experienced colleagues. It is vital that they receive ongoing coaching and guidance as they put into practice what they have learned. In December, at the end of the first stage of the program, the trainees have their first opportunity to be evaluated formally by taking the TR-3 interpretation exam. There are two further opportunities, in June and the following December, for them to be assessed in this way. By the end of the training period, most trainees have reached the working level and will be offered positions as staff interpreters with either Conference Interpretation or Parliamentary Interpretation.

Une fois en poste, les interprètes ont toujours besoin de perfectionnement pour maintenir et améliorer leurs compétences. Trois moyens s'offrent à eux : premièrement, l'entraînement en laboratoire avec des discours enregistrés ou d'autres exercices, organisé périodiquement par les interprètes principaux pour permettre à leurs collègues de pratiquer l'interprétation vers la langue B comme vers la langue A, avec le bénéfice d'une rétroaction; deuxièmement, des ateliers internes sur des sujets comme la procédure parlementaire ou les outils de recherche; troisièmement, toute une gamme d'activités de formation externe allant des cours de diction à l'initiation à un logiciel, en passant par tous les cours que donne le Service de la formation et de l'évaluation du Bureau de la traduction. En outre, nombreux sont les interprètes qui se consacrent hors des heures de travail à des cours et à des activités de perfectionnement personnel, dont l'amélioration de leur connaissance d'une troisième ou d'une quatrième langue.

La relève de l'interprétation

Oiseaux rares, les interprètes? En effet. Pour les services d'interprétation du gouvernement du Canada, la relève pose un double défi. D'abord, le départ à la retraite imminent des baby-boomers, phénomène démographique qui affecte bien des professions, est particulièrement problématique dans le bassin des interprètes, que le Canada a recrutés en grand nombre dans les années 1970 et 1980. Ensuite, les interprètes du Bureau de la traduction ont tendance à vouloir aller exercer ailleurs leurs solides compétences, notamment à l'OTAN, à la Cour pénale internationale, à l'ONU ou sur le marché de la pige. Bref, pour toute une série de raisons, les interprètes partent plus vite qu'on ne parvient à les recruter, si bien que les besoins en talents et en formation continueront pendant longtemps de se faire sentir.

À moins qu'on n'invente bientôt une façon de produire en un tournemain nombre d'interprètes prêts à l'emploi! En attendant, la formation en interprétation continuera d'évoluer, comme elle l'a fait depuis cinquante ans. ■

Notes

1 Jean Delisle. « Cinquante ans d'interprétation parlementaire », *L'Actualité langagière*, vol. 6, n° 3 (septembre 2009), p. 18-22.

2 Ronald Desprès. « Les services d'interprétation : petite et moyenne histoire », *L'Actualité terminologique*, vol. 17, n° 5 et 6 (juillet et août 1984), p. 5-7.

3 Monique Perrin D'Arloz. « La formation et le perfectionnement des interprètes dans la fonction publique fédérale », *L'Actualité terminologique*, vol. 24, n° 1 (1991), p. 14-15.

Once at the working level, interpreters still require ongoing professional development activities to maintain and enhance their skills. This training takes three main forms. First, senior interpreters periodically organize training in the interpretation lab, using recorded speeches and other exercises, to enable staff to practise and receive feedback on their work into both their A and B languages. Second, in-house thematic workshops explore topics such as parliamentary procedure and research tools. Third, interpreters have access to external resources, including courses offered by the Translation Bureau's Training and Evaluation Service, for other types of training, ranging from voice coaching to revision techniques to software courses. Moreover, many interpreters take courses and pursue self-development activities outside working hours to build their skills, including their proficiency in a third or fourth language.

A succession plan for interpretation?

The government interpretation services are now facing a twofold succession challenge. Not only are baby boomers moving quickly into retirement as in so many other occupations, but also they account for a particularly large proportion of the staff and freelance pool, given the rapid expansion of the profession in Canada in the 1970s and 1980s. Moreover, Translation Bureau interpreters have a tendency to take their strong skills off to other pastures, such as NATO, the International Criminal Court, the UN and the freelance market. With interpreters leaving, for all these reasons, in higher numbers than they can easily be recruited, there is sure to be an ongoing need for talent and training in this profession for a long time to come.

Now, if we could just invent a way to produce large batches of booth-ready recruits in a hurry! In the meantime, interpreter training will continue to evolve, just as it has for the past 50 years. ■

Notes

1 Delisle, Jean. "Fifty Years of Parliamentary Interpretation," *Language Update* 6, 3 (September 2009): 23–27.

2 Desprès, Ronald. "Les services d'interprétation : petite et moyenne histoire," *Terminology Update* 17, 5 and 6 (July–August 1984): 5–7.

3 Perrin D'Arloz, Monique. "La formation et le perfectionnement des interprètes dans la fonction publique fédérale," *Terminology Update* 24, 1 (1991): 14–15.

Mots de tête

Frédéric Lefebvre ttb

« en autant que »

En autant que je me rappelle, Mussolini n'avait pas droit à nos prières[1].

Il est amusant qu'une des premières sources de l'expression « en autant que » soit un auteur du nom de David[2] : « Je n'ai voulu jusqu'à présent vous parler de moi… qu'en autant que cela a été indispensable pour vous mettre au fait des événements. » Et qu'un des derniers à la condamner soit un journaliste du même nom[3]. 170 ans plus tard…

Il existe des sources plus anciennes encore, mais comme il s'agit de traductions[4] – que je ne suis pas parvenu à dater –, je vous les signale sous toute réserve : un texte du secrétaire d'État Egremont d'août 1763, une ordonnance du gouverneur James Murray de septembre 1764 et l'Acte constitutionnel de 1791. Dans le seul article XXXIII de cet Acte, la tournure revient trois fois : « excepté en autant qu'elles ont été expressément rappelées… par cet Acte, ou en autant qu'elles seront ou pourront ci-après… être rappelées ou variées par sa Majesté…, ou en autant qu'elles pourront être rappelées ».

Moins de dix ans après la lettre du patriote Girouard citée par L.-O. David, le grand journaliste Étienne Parent[5] l'emploie : « c'est ce que nous ne pouvons faire qu'en autant que nous aurons… ». Ainsi qu'un autre journaliste, dans un ouvrage historique[6] : « le 4e article du traité de 1763 qui ne permettait pas aux Canadiens de jouir de leur religion comme sous le gouvernement français, mais en autant que le permettaient les lois anglaises ».

Cet usage devait être assez répandu à l'époque, puisque dès la fin du siècle, un premier défenseur de la langue prendra la peine de signaler qu'il n'est pas conforme à l'usage français. En 1896, Raoul Rinfret[7] indique qu'il faut dire « en tant que » ou « pourvu que ». Moins de vingt ans plus tard, l'abbé Blanchard[8] rappelle qu'« en tant que » est la bonne forme. Et l'année suivante, c'est au tour d'un collaborateur de la Société du parler français au Canada, le Sarcleur[9], d'en faire autant.

Mais la leçon a été mal retenue, comme en témoignent ces exemples : « en autant que peuvent être stables les institutions humaines » (Errol Bouchette, 1901[10]); « être avec la France en autant [sic] que le permettent nos devoirs envers l'Angleterre ». Le « [sic] » n'est pas de moi, mais de quelqu'un qui, lui, avait retenu la leçon[11]. Dans un ouvrage sur lord Durham, Léo-Paul Desrosiers[12] cite une dépêche avec plusieurs occurrences : « en autant qu'ils oublient… les principes du droit chrétien, en autant qu'ils sont inspirés par…, en autant qu'une telle conformité est compatible avec les différences ». La traduction est vraisemblablement de Desrosiers.

Il est intéressant de voir que les trois premiers auteurs à condamner cette tournure ne semblent pas soupçonner qu'il puisse s'agir d'un calque. C'est seulement en 1936, soit quarante ans après Rinfret, que Léon Lorrain[13] lui accolera l'étiquette infamante. Et à partir de cette date, les défenseurs de la langue lui emboîteront le pas ; depuis Gérard Dagenais (1967), jusqu'à Paul Roux (2004) et Michel Parmentier (2006), en passant par Gilles Colpron (1970) et Marie-Éva de Villers (1992). Et j'en saute au moins dix. (Je vous laisse le plaisir de les trouver; vous y ferez toute une moisson d'équivalents pour remplacer le calque.)

Soit dit entre vous et moi, et la boîte à bois (comme aurait ajouté mon père), si les condamnations se multiplient, c'est que le succès de la tournure ne se dément pas. À peu près tous nos journalistes ont un faible pour « en autant que » : du *Devoir*, Gilles Lesage (8.11.93) et Odile Tremblay (20.11.99); du *Droit*, Michel Vastel (22.1.01); de *La Presse*, Pierre Foglia (30.10.03), Alain Dubuc (24.11.04), André Pratte (16.11.06) et Nathalie Petrowski (13.12.06); de *Voir*, Éric-Olivier Dallard (8-14.1.04), et même un journaliste acadien, Serge Rousselle de *L'Acadie nouvelle* (12.8.02).

C'est aussi le cas de gens d'horizons les plus divers : un ancien premier ministre : « en autant que le Québec est considéré » (Robert Bourassa, *Le Droit*, 10.7.92); une future grande romancière : « en autant que j'ai pu comprendre son anglais » (Gabrielle Roy, *Bulletin des agriculteurs*, janvier 1942); un homme de théâtre : « il m'encourageait en autant que j'étais premier de classe » (Gilles Provost, *Le Droit*, 28.11.05); un anthropologue : « le Québec ne peut réaliser qu'un entre-deux en autant que le tolère le Canada » (Claude Bariteau, *Le Devoir*, 10.7.08); un professeur de français : « l'harmonie linguistique y règne en autant que les francophones acceptent de cacher leur langue[14] »; et un philosophe théologien (l'exemple en épigraphe).

Enfin, si l'on en croit deux de nos journalistes, même les Français

prendraient goût à notre calque : « Écrire de la fiction ça donne du plaisir en autant que l'on sait ce que l'on veut dire » (Françoise Giroud, entretien avec Nathalie Petrowski, *Le Devoir*, 24.9.83); « En autant, bien sûr, que l'échange se fasse à égalité » (Jean-Marie Borzeix, ancien directeur de France Culture; Louise-Maude Rioux Soucy, *Le Devoir*, 15.9.06). Je ne peux m'empêcher de soupçonner qu'on leur a mis des mots dans la bouche…

La forme recommandée par Rinfret et Blanchard, « en tant que », n'est pas fréquente chez nous, mais on la rencontre : « En tant que l'on sache, les loups ne dévorent jamais les messagers[15] ». Ce tour serait littéraire d'après Joseph Hanse, et en voie de disparition d'après Maurice Grevisse. Mais ce qui est plus étonnant, c'est d'apprendre que la formule qu'on propose fréquemment pour éviter le calque, « pour autant que », ne daterait que du XX[e] siècle (Grevisse). Effectivement, ni Littré ni Hatzfeld-Darmesteter ne la connaissent. Même la 8[e] édition (1935) du dictionnaire de l'Académie l'ignore. On comprend mieux pourquoi ces deux formes ont autant de mal à supplanter la nôtre : la première serait trop littéraire, l'autre trop récente…

Personnellement, avoir à choisir entre « pour autant que je suis concerné » et « en autant que », mon cœur ne balancerait pas longtemps. C'est la dernière qui l'emporterait. Certes, à moins d'y être obligé, je m'exprimerais autrement, car je préfère de loin « en ce qui me concerne » ou une autre formule plus courte (« quant à moi », « pour ma part », etc.). Mais la question n'est pas là. Ce qu'il faut se demander, c'est si « en autant que » est un véritable calque.

En anglais, il me semble qu'on voit plus souvent « as far as » ou « insofar as » que « inasmuch as ». C'est notamment le cas de l'article XXXIII du *Constitutional Act* de 1791, où on ne rencontre que « far ». Tant qu'à calquer, pourquoi les auteurs ou traducteurs de l'époque n'ont-ils pas choisi une formule comme « aussi loin que »? (On dit bien « d'aussi loin que je me souvienne », où personne ne voit un calque de « as far back as ».) Pourquoi avoir traduit par « en autant que »? Je crois plutôt qu'on a fusionné ou confondu deux tournures : « en tant que » et « autant que ». Si c'est le cas, on ne saurait parler de calque.

Mais calque ou pas, après plus de deux cents ans, je crois que le moment est venu de cesser de s'acharner sur « en autant que » et d'y voir plutôt une variante québécoise, aussi légitime que les autres. Elle est effectivement attestée comme variante québécoise par Hanse/Blampain et Grevisse/Goosse.

Je laisse le mot de la fin à un grand lexicologue, Georges Matoré : « Une faute cesse d'être une faute quand, devenue générale, elle est faite par les gens cultivés[16]. » Comme nous l'avons vu, ils sont nombreux chez nous à faire cette faute. ■

Notes

1 Louis O'Neill, *Les trains qui passent*, Montréal, Fides, 2003, p. 45.

2 Laurent-Olivier David, *Les Patriotes de 1837-1838*, Montréal, Leméac, 1978, p. 56 (paru en 1884). La citation, tirée d'une lettre d'un patriote emprisonné (J.-J. Girouard), date de 1838.

3 Michel David, *Dictionnaire des expressions françaises et québécoises*, Montréal, Guérin, 2009.

4 Voir *Histoire du Canada par les textes* de Guy Frégault et Marcel Trudel, Fides, 1963.

5 Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent*, Montréal, Éditions La Presse, 1975, p. 128. Conférence prononcée par Parent le 19 novembre 1846.

6 Pierre Boucher de la Bruère, *Le Canada sous la domination anglaise*, Saint-Hyacinthe, Lussier et Frères, 1863, p. 45.

7 Raoul Rinfret, *Dictionnaire de nos fautes contre la langue française*, Montréal, Cadieux et Derome, 1896.

8 Étienne Blanchard, *Dictionnaire de bon langage*, Paris, Librairie Vic et Amat, 1914, p. 41.

9 *Le Parler français*, Bulletin de la Société du parler français au Canada, Québec, Université Laval, vol. XIII, n° 8, avril 1915, p. 368.

10 « Emparons-nous de l'industrie », paru dans *Écrits du Canada français*, n° 35, 1972, p. 204.

11 Olivar Asselin, *Trois textes sur la liberté*, Montréal, HMH, 1970, p. 45 (1915). L'auteur cite un article du père Albert d'Amours paru dans *L'Action catholique* du 9 mars 1915.

12 *L'Accalmie*, Le Devoir, 1937, p. 17.

13 *Les Étrangers dans la cité*, Montréal, Presses du Mercure, 1936.

14 Luc Bouvier, *Les Sacrifiés de la bonne entente*, Éditions de L'Action nationale, 2003, p. 16.

15 Harry Bernard, *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1953, p. 172.

16 *Histoire des dictionnaires français*, Larousse, 1968, p. 122.

Closing in and trailing off: More digressions in punctuation

Frances Peck

In this issue of *Language Update*, we'll look at some infrequently used marks that not only digress from the main body of punctuation but also signal digressions in content.

Parentheses and brackets enclose: we place them around asides, notes and other peripheral material. Ellipsis points trail: they indicate pauses, hesitations and languid digressions of thought rather than content.

Parentheses

Before plunging into parentheses, we should get the naming clear. Just as people often say "hyphen" when they mean dash, they say "brackets" when they mean parentheses (e.g., "Should I put this part of the sentence in brackets?").

It's not surprising that we Canadians should waver on terminology, being in the middle, as we are, of that sandwich of British and American usage. When it comes to punctuation, we side with Americans, speaking of "periods" rather than "full stops" and "parentheses" rather than "brackets" or "round brackets." In Canada, as in the U.S., the term "brackets" generally refers to square brackets: [ ].

Digression: *The Canadian Press Stylebook*, used by journalists across the country, is an unaccountable anomaly. It contains a section entitled "Brackets (parentheses)" that refers to parentheses as brackets throughout. Just when you thought you had it figured out...

Parentheses have various well-established uses in writing. One of the most mechanical is to enclose source and other reference-related information:

> Our first survey of bikini buyers (May 2008) was completed by 31% more respondents than our follow-up survey (June 2010).
>
> Sales of the bikini soared in the 1960s and 1970s but began a precipitous decline in the early 1980s (see Figure 3 below).

Equally mechanical is the use of parentheses to enclose examples that the author doesn't consider integral to the sentence. Examples in parentheses are often introduced by the abbreviation "e.g.," as in the first paragraph under the "Parentheses" heading above, but writing out "for example" or "for instance" is just as acceptable:

> Other, less revealing swimsuit styles (for example, the maillot, the racer, the tankini) have become increasingly popular, perhaps reflecting the preferences of aging baby boomers who now want to hide what they once flaunted.

The most common use of parentheses, and also the most subjective, is to enclose words, phrases and sometimes whole sentences that serve as asides—elements that could disappear from the sentence without destroying its meaning. In this respect, parentheses are like commas and dashes, both of which set off interruptions. The difference is one of emphasis. Parentheses minimize what they enclose, telling readers they can move on if they're in a hurry; dashes emphasize, drawing readers' attention to what they enclose; and commas fall somewhere in between, setting off interruptions in a neutral way. It's usually up to the writer (or sometimes the editor) to determine the degree of accenting that is right for a given sentence.

In routine workplace writing, it's wise not to overuse parentheses. Workplace documents should, after all, contain only the information needed to meet readers' needs, no more, no less. Information in parentheses is by definition extraneous and is usually—with the exception of examples and reference-related notes—better left out.

In more personal, expressive writing, however, things are different; there's room for occasional parenthetical elements. In fact, some authors, like the late David Foster Wallace, have made the parenthetical digression a trademark. Wallace's dazzling essay "Tense Present: Democracy, English, and the Wars over Usage," published in *Harper's* in April 2001 (and available at http://harpers.org/archive/2008/09/hbc-90003557), not only features a parenthetical word, phrase or sentence in just about every paragraph, it's also accompanied by 52 footnotes—I repeat, *52* officially noted digressions, in a single magazine article. What's more, many of these footnotes contain parenthetical elements, and 16 are themselves fully enclosed in parentheses. Footnote 31 is the pièce de résistance. Set in parentheses, it contains a further parenthetical clause in brackets. The result—a digression within a digression within a digression:

> "31. (a redundancy that's a bit arbitrary, since "Where's it *from*?" isn't redundant [mainly because *whence* has vanished into semi-archaism])"

Brackets

The David Foster Wallace footnote shows one use of brackets: to enclose a parenthetical element that's already

inside another element set off in parentheses. Such nested digressions get confusing pretty quickly and so should appear rarely if ever in workplace writing. One exception is certain source references:

> Trends in women's swimsuit purchases have been well documented by the Foundation for the Exposure of Flesh (see especially the Teeny Bikini Report [2003] and the Strapless Survey [2006]).

Brackets also enclose anything that a writer adds to or changes in a direct quotation, including the *sic* notation placed after an error to indicate that the mistake comes from the original material rather than from the writer's sloppiness:

> "Statistics are like a bikini," business professor Aaron Levenstein once quipped. "What they reveal is suggestive, but what they *conceal* is vital [emphasis added]."

> Regulation 101.3 states: "Citizens are prohibited from wearing them [bikinis] at municipal and regionally [*sic*] meetings."

Now for an etymological digression. If you've ever wondered where the word "bracket" comes from, the *Canadian Oxford Dictionary* provides an intriguing trail: "French *braguette* or Spanish *bragueta* codpiece, diminutive of French *brague* from Provençal *braga* from Latin *braca*, pl. *bracae* breeches."

Okay, we all know that English is a savoury stew of languages, but really...*codpiece*? How did we ever get from (ahem) packages to punctuation?

There's a cheeky clue in the first definition of "bracket" listed in *Merriam-Webster's Collegiate Dictionary*: "an overhanging member that projects from a structure (as a wall) and is usu. designed to support a vertical load or to strengthen an angle." The *Online Etymology Dictionary* (www.etymonline.com) clinches the connection: "The typographical *bracket* is first recorded [in] 1750, so called for its resemblance to double supports in carpentry."

More brackets

Angle brackets (< >) are legitimate members of the bracket family too. Though more common in math and computing, they enjoyed a brief textual heyday in the 1990s as a device to enclose Web addresses. However, current style guides now counsel against setting off URLs this way to prevent confusion with the angle brackets that appear inside some addresses. That leaves angle brackets playing a few isolated roles in texts, such as setting off editing codes (e.g., for heading levels) in electronic manuscripts and enclosing examples in occasional dictionaries and usage guides.

Even scarcer in text are curly brackets, commonly known as braces but variously (if not dizzyingly) called hooked brackets, flower brackets, birdie brackets, squiggly brackets, definite brackets, swirly brackets and chicken lips. Braces, like angle brackets, are more a feature in computer programming and math than in general text. The average writer might encounter them only in emoticons like the one that Nicholson Baker, in his essay "The History of Punctuation," calls "the ecstatic bracket hug of greeting: {{{{{{{Shana!!!}}}}}}}."

Ellipses

Ellipses (...) are essential to accurate quoting because they show when part of a quotation has been omitted. But it's their other principal use, to indicate a pause or hesitation, that's of interest in our look at digressions.

Describing this other role of ellipses, *The Canadian Style* says that they denote "a silence in dialogue, hesitation or interruption in speech, a pause in narrative, or the passage of time" (section 7.05). *The Chicago Manual of Style* notes more specifically that in dialogue, the mark shows "faltering or fragmented speech accompanied by confusion or insecurity" (15th ed., section 11.45).

Nowhere is this speech-related role of the ellipsis more in vogue than in email and text messaging. Take this usage question that a correspondent emailed me soon after I had moved to Vancouver:

> How are you??? In BC?? I hope you are doing well...I am looking forward to spring finally coming to Ottawa....Anyway, to the point (if you have a second). Can you give any reason to use "a few" over "several" or vice versa??? A colleague and I have gone back and forth on this for days.....and I am not happy with the final outcome. Comments?

The three ellipses in this email serve varying purposes, I'd argue. The last one opens up a hesitation or pause—a softer, more thoughtful pause than the abrupt dash would produce—and in this way is consistent with the ellipsis functions described in the style guides. But the first two ellipses are different. Rather than creating a pause, they mark a trailing off or a shift from one thought to another.

More than a few commentators on the "email ellipsis," if I may call it that, have noted that it gives an email a stream of consciousness feeling. Some email writers manipulate that feeling by increasing the number of periods in the ellipsis to elongate the effect, as we see above.

Not surprisingly, email experts urge us to steer clear of such mind-wandering in professional emails by shunning the ellipsis altogether, unless we're using it in a quotation. Yet I do think there's room for the occasional email ellipsis in personal messages like the one above. When used judiciously, it adds a shading, a rhythm, a dash of *personality* to a conversational email that's hard to get otherwise.

You may disagree, preferring the view of Stuart Jeffries, columnist for *The Guardian*, who flippantly wrote: "I love ellipses...(so easy not to finish a thought but instead to lean on your full-stop key....), and I use them to seem cleverer. Ellipses confer gravitas on banal thoughts..." ("The Joy of Exclamation Marks!" April 29, 2009). Me, I'd prefer to think of ellipses as conferring a little sparkle on ordinary thoughts...just like digressions themselves. ■

Sur les rayons — New Releases

Le Bureau de la traduction a publié ces derniers mois trois nouveaux lexiques, qui sont consultables en direct et téléchargeables sur la page *Publications, lexiques et autres* du Bureau, à http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=307.

Lexique des sports paralympiques d'hiver

Paru tout juste avant les Jeux de Vancouver, ce lexique visait principalement à promouvoir l'utilisation des deux langues officielles du Canada aux Jeux olympiques et paralympiques de 2010. Portant sur 1215 notions, il regroupe la terminologie propre aux cinq disciplines sportives des Jeux paralympiques d'hiver de 2010, à savoir le ski alpin, le ski de fond, le hockey sur luge, le curling en fauteuil roulant et le biathlon.

Lexique de la Direction du dirigeant principal de l'information (DDPI)

Il s'agit d'une deuxième édition, rendue nécessaire par la constante évolution des domaines de la gestion de l'information, de la technologie de l'information et de la prestation de services. Cette nouvelle mouture porte sur 3869 notions et comprend des termes, syntagmes, appellations officielles et observations se rapportant aux principaux domaines d'expertise de la DDPI. Bien qu'elle s'adresse surtout aux employés du Secrétariat du Conseil du Trésor, elle présentera aussi un intérêt pour les fonctionnaires en général et le grand public.

Lexique panafricain de la femme et du développement

Lexique qui renferme 215 termes dans chacune des langues suivantes : français, créole, fulfulde, lingala, mandingue, swahili et anglais. La nomenclature utilisée pour l'élaboration du lexique provient du *Lexique de la femme et du développement* publié en 1995 par le Bureau de la traduction. Les pays participant au projet *Coopération technolinguistique – Afrique* y ont ajouté une série de termes propres à leur réalité d'aujourd'hui, termes qui sont venus enrichir le fonds terminologique et l'actualiser.

N'hésitez pas à consulter ces ouvrages!

« Traduction multilingue de toponymes en botanique »

Marc-Alexandre Beaulieu, terminologue au Bureau de la traduction, a publié en 2009 une communication intitulée « Traduction multilingue de toponymes en botanique ». Sa principale constatation : les toponymes ne sont pas utilisés pour nommer des plantes en espagnol, alors qu'ils le sont en latin, en français et en anglais. La communication est présentée dans : *Names in Multi-Lingual, Multi-Cultural and Multi-Ethnic Contact. Proceedings of the 23rd International Congress of Onomastic Sciences*. August 17–22, 2008, York University, Toronto, Canada. Le texte de M. Beaulieu est en ligne à l'adresse http://pi.library.yorku.ca/dspace/handle/10315/3617. ■

In recent months, the Translation Bureau has published three new glossaries that can be consulted online or downloaded from the Bureau's *Publications, Glossaries and More* page at http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=307.

Glossary of Paralympic Winter Sports

The main objective of this glossary, released just before the Vancouver Games, was to promote the use of Canada's two official languages at the 2010 Olympic and Paralympic Games. The *Glossary* covers 1,215 concepts and includes terminology specific to the five sports at the 2010 Vancouver Paralympic Winter Games: alpine skiing, cross-country skiing, sledge hockey, wheelchair curling and biathlon.

Chief Information Officer Branch (CIOB) Glossary

Because information management, information technology and service delivery are continually changing, people working in these fields will find this second edition of the *CIOB Glossary* very useful. The *Glossary* covers 3,869 concepts and includes terms, phrases, official titles and observations related to the Branch's main areas of expertise. It is a reference tool intended primarily for use by Treasury Board of Canada Secretariat employees, but it will also be of interest to all public servants and to the general public.

Pan-African Glossary on Women and Development

This glossary consists of 215 terms in each of the following languages: French, Creole, Fulfulde, Lingala, Mandingue, Swahili and English. The nomenclature was taken from the *Glossary on Women and Development* published by the Translation Bureau in 1995. Representatives of the countries participating in the *Coopération technolinguistique – Afrique* project then added their own series of terms that are specific to and currently used in their countries, thus expanding and updating the terminological data in this subject field.

Feel free to consult these glossaries!

"Traduction multilingue de toponymes en botanique"

In 2009, Translation Bureau terminologist Marc-Alexandre Beaulieu published a paper entitled "Traduction multilingue de toponymes en botanique" (multilingual translation of toponyms in botany). His key finding is that toponyms are not used to name plants in Spanish, whereas they are used in Latin, French and English. The paper is presented in *Names in Multi-Lingual, Multi-Cultural and Multi-Ethnic Contact. Proceedings of the 23rd International Congress of Onomastic Sciences*. August 17–22, 2008, York University, Toronto, Canada. Mr. Beaulieu's article is available online at http://pi.library.yorku.ca/dspace/handle/10315/3617. ■

Langues nationales et acquisition de connaissances spécialisées en traduction technique

National languages and the acquisition of expertise in technical translation

Traduction : Geoffrey McGuire

Translation: Geoffrey McGuire

Le premier instrument du génie d'un peuple, c'est sa langue.
Stendhal

Idéalement et dans la plupart des cas, la traduction s'exerce vers la langue maternelle du traducteur. Quoi de plus normal en effet que de s'assurer de la qualité et du caractère idiomatique d'une traduction en recourant à un traducteur qui exécute son travail vers sa langue maternelle. Le traducteur déploie alors des ressources de réexpression qu'il connaît intimement du fait de sa maîtrise parfaite, en principe, de la langue dans laquelle il s'exprime naturellement. Cette situation garantit aussi qu'un traducteur professionnel bien au fait de son métier saura reformuler même les nuances les plus fines de la langue de départ dans la langue d'arrivée.

La traduction technique ajoute une difficulté supplémentaire au travail du traducteur. Celle de devoir acquérir des connaissances spécialisées dans son domaine de prédilection. Malgré ce que l'on peut constater parfois sur le marché du travail, cette exigence d'acquisition de connaissances spécialisées ne peut être prise à la légère. Il n'en va pas seulement de l'exactitude technique de la traduction, mais aussi de la qualité idiomatique de la langue d'arrivée, de cette qualité qui fait qu'une traduction présente un naturel et une authenticité comparables à ceux de la langue d'origine. Or, deux conditions sont essentielles à la réalisation d'un produit de qualité en traduction technique : une excellente maîtrise de la langue d'arrivée et l'acquisition, toujours dans la langue d'arrivée, des connaissances spécialisées nécessaires.

Pour les besoins du présent exposé, l'auteur utilisera le terme « langue nationale » pour signifier toute langue autre que l'anglais et admettra que la grande majorité des traductions techniques se font de l'anglais vers les langues nationales. Nous savons tous que l'anglais est devenu la *lingua franca* des sciences et des techniques. D'aucuns pourront déplorer cette domination, mais comme cette situation fait l'affaire de tous les intervenants dans la mesure où elle favorise la communication à l'échelle mondiale, regardons plutôt comment l'expression des réalités techniques dans les langues nationales peut atteindre la même qualité, la même exactitude que celles de la langue anglaise.

The first instrument of a people's genius is its language.
Stendhal

Ideally, and in most cases, translators work into their mother tongue. Indeed, what better way to ensure the quality and idiomaticity of a translation than to employ a translator who will be working into his or her mother tongue? When translators work into their mother tongue, they are leveraging resources of re-expression that are deeply familiar to them, given their presumably flawless command of the language in which they communicate most naturally. Furthermore, when working into their mother tongue, professional translators who know their art well will be able to take even the finest nuances in the source language and re-express them in the target language.

Technical translation adds another element of difficulty to the translator's work, in that the translator must acquire expertise in his or her subject field. In spite of what one sometimes sees in the labour market, this expertise requirement cannot be taken lightly. At stake is not only the technical accuracy of the translation but also whether the translation is idiomatic, that is, whether it reads as naturally and sounds as authentic as the source text. Thus, two conditions must be met to deliver a quality product in technical translation: an excellent command of the target language and the necessary field-specific expertise acquired in the target language.

In this article, the term "national language" will be used to mean any language other than English, and it will be assumed that the vast majority of technical translation is from English into national languages. We all know that English has become the lingua franca in the areas of science and technology. While some may lament this development, it is in the interest of all stakeholders, given that a common language facilitates global communications. So let us explore instead how technical concepts can be expressed with the same quality and accuracy in national languages as they are in English.

Une documentation de langue anglaise

Force est de constater que l'acquisition de connaissances spécialisées par les traducteurs techniques se fait souvent par la consultation d'une documentation de langue anglaise. Cette documentation est facilement accessible du fait de la très grande diffusion dont jouit l'anglais partout dans le monde. Aussi, il arrive souvent que le traducteur technique francophone, lusophone, germanophone ou nippophone acquière une bonne partie de ses connaissances spécialisees dans la langue qu'il doit traduire. Façon de procéder qui n'est pas condamnable, compte tenu surtout du caractère hautement pratique de la documentation technique diffusée en anglais. Elle n'est cependant pas idéale dans la mesure où elle fait l'impasse, bien évidemment, sur le caractère idiomatique de la reformulation dans les langues nationales. Cette source d'information devrait se limiter à un apport, mais elle demeure néanmoins dans bien des cas la principale source vers laquelle n'ont pas le choix de se tourner les traducteurs techniques, les ressources documentaires spécialisées en langue nationale étant parfois limitées par rapport à tout ce qui se publie en langue anglaise dans le monde.

Les pays industrialisés produisent et diffusent de la documentation scientifique et technique dans leur langue nationale, quelle qu'elle soit. Il s'agit alors de savoir si un chercheur, un ingénieur ou un technicien maîtrisent suffisamment leur langue maternelle pour l'écrire de façon idiomatique d'une part, et s'ils sont au fait de la terminologie idoine d'autre part. Ces questions ne sont pas théoriques quand on connaît l'énorme influence de la langue anglaise sur les langues nationales dans les cas où des auteurs, dont la rédaction ou la traduction ne sont pas le métier, sont à la source de la documentation scientifique et technique dans la langue nationale. On ne saurait trop leur en tenir rigueur dans la mesure où ils sont payés pour exercer leur profession principale, et non pour agir comme rédacteurs ou traducteurs. Ils ne voient pas nécessairement l'importance de la qualité de la langue nationale dans leurs communications et ils empruntent plus facilement au lexique et à la syntaxe de la langue anglaise, la plupart du temps parce qu'ils ne savent pas que leur propre langue possède déjà un terme technique idiomatique pour exprimer une réalité, et que la syntaxe n'a pas pour eux l'importance que lui accorde un langagier. Peu importe, le milieu se comprend. Il se comprend parce qu'il fait appel à une langue étrangère pour « faciliter » la compréhension dans la langue nationale.

Les défis du traducteur technique

Le défi est de taille pour le traducteur technique désireux de trouver de la documentation scientifique et technique de qualité dans sa langue. S'il est peu expérimenté, il sera normal qu'il suive presque aveuglément la documentation qu'il consulte. Seuls une familiarisation poussée avec le domaine spécialisé, des recherches approfondies, des recoupements de sources fiables et une très bonne capacité

Documentation largely in English

It is clear that technical translators often acquire their expertise by reading documentation in English. This documentation is easily accessible because of the widespread use of English around the world, and technical translators working into French, Portuguese, German or Japanese often acquire much of their field-specific expertise from reference material written in the source language. One cannot fault them for doing so, given the great practicality of using the widely available technical documentation written in English, but this practice is less than ideal in that it clearly ignores the need to be able to re-express ideas idiomatically in the national languages. Technical translators should be using English-language documentation as a secondary source only, but in many cases they are forced to make it their primary source, given that specialized resource materials in the national languages are often in short supply compared with the host of resources published in English.

Industrialized countries produce and disseminate scientific and technical literature in their national language, whatever it happens to be. The question then is whether a researcher, engineer or technician is adequately proficient in his or her mother tongue to write idiomatically and whether he or she is sufficiently familiar with the appropriate terminology. The question is not academic to anyone who knows the enormous influence that English exerts on national languages when authors who are not writers or translators by trade produce scientific or technical literature in their national language. We cannot hold this against them, since they are paid to exercise their primary profession, not to act as writers or translators. They do not necessarily appreciate the importance of language quality when they write their papers in the national language, and they tend to borrow readily from English vocabulary and syntax, most often because they are unaware that their own language already has an idiomatic technical term to express a concept and because they do not attach the same importance to syntax as do language professionals. Regardless, those in the field understand one another. They understand one another because they are using a foreign language to "facilitate" understanding in the national language.

Challenges facing the technical translator

Finding quality technical documentation in the national language is a major hurdle for technical translators. Inexperienced translators are apt to slavishly follow any documentation they consult. Only extensive familiarity with the specialty, in-depth research, cross-checks with reliable sources, solid analytical skills, judgment and deductive reasoning, coupled with a healthy dose of skepticism,

d'analyse, de jugement et de déduction, doublée du fameux « doute salutaire », permettront au traducteur de finir par y voir clair. Tous ces éléments constituent ce qu'il convient d'appeler *l'expérience*. C'est l'expérience qui permet au traducteur technique de séparer le bon grain de l'ivraie, de savoir à quel moment ne pas se fier au vocabulaire d'une source autrement fiable, et de substituer une tournure idiomatique à un énoncé dont la structure obéit à la singularité d'une langue autre que celle dans laquelle il s'exprime.

Une partie de cette expérience s'acquiert en cours d'emploi, mais ce n'est pas suffisant. Le traducteur doit consacrer des efforts non négligeables en dehors des heures de travail pour bâtir cette expérience. Les lectures, recherches et études auxquelles il doit se livrer demandent une motivation supplémentaire de sa part, surtout après de dures journées de labeur, des échéances très serrées, à un moment où la fatigue physique et intellectuelle appellerait un repos mérité et réparateur. S'il ne doit surtout pas négliger les périodes de repos qui lui permettront de « recharger ses batteries », le traducteur technique doit néanmoins chercher à organiser son temps pour y inclure des périodes de perfectionnement personnel, indispensables à l'acquisition de son expérience et au peaufinage de techniques de réexpression fondées sur une connaissance intime des réalités scientifiques et techniques en langue nationale. Plus qu'une saine organisation de son temps, une discipline professionnelle constitue sans doute ici le préalable essentiel au succès de son entreprise.

L'appréhension des réalités scientifiques et techniques en langue nationale appelle deux prémisses : une capacité d'assimilation des réalités spécialisées de la part du traducteur technique et une capacité de discernement dans ce qui, dans la documentation spécialisée, constitue les éléments d'un discours scientifique et technique cohérent, rigoureux et idiomatique.

Le traducteur technique doit pouvoir comprendre en principe la nature et l'action des réalités spécialisées. Un intérêt pour les sciences et les techniques présente un atout essentiel pour lui dans cet exercice. Distinguer entre *densité* et *masse spécifique*, comprendre le phénomène de la sustentation en mécanique du vol, disposer de connaissances élémentaires suffisantes en géologie, être sensibilisé à la nomenclature pharmacologique sont autant d'exemples d'assimilation des réalités spécialisées. Des recherches et des lectures dans la documentation scientifique et technique en langue nationale permettent au traducteur de relever le vocabulaire fonctionnel de la spécialité et les tournures propres à cette dernière, de même que les terminologies approximatives et les énoncés formulés en fonction d'une structure obéissant à une langue autre que la langue nationale. Dans ce dernier cas, cette capacité de discernement met en relief la nécessité de maîtriser parfaitement les règles et les nuances de sa langue nationale, élément parfois négligé.

will see the translator through. All these are the stuff of *experience*. It is through experience that technical translators learn how to separate the wheat from the chaff, when not to trust vocabulary in an otherwise reliable source and when to substitute an idiomatic turn of phrase for a construction peculiar to a language other than their own.

Part of this experience is acquired on the job, but that is not enough. Translators need to put in a significant amount of time outside of work to build up this experience. The necessary reading, research and study require additional motivation, especially after a hard day at work and meeting tight deadlines, at a moment when physical and mental fatigue call for a well-deserved, restorative break. While technical translators do need to take time to rest and recharge their batteries, they must still organize their time to include periods of personal development, which are essential for acquiring experience and honing techniques of re-expression based on an in-depth knowledge of scientific and technical concepts in the national language. Effective time management alone is not enough; success invariably demands nothing short of professional discipline.

To address scientific and technical concepts in national languages, a technical translator requires two things: an ability to absorb specialized concepts and an ability to discern which parts of scientific and technical discourse in specialized reference material are coherent, carefully written and idiomatic.

In principle, the technical translator must be able to understand the nature and action of specialized concepts; here, an interest in science and technology is a vital asset. Distinguishing between *specific gravity* and *mass density*, understanding the phenomenon of lift in the theory of flight, having an adequate basic knowledge of geology and being aware of pharmacological classifications are all examples of absorbing specialized concepts. Research and readings in scientific and technical documentation written in the national language allow the translator to identify the functional vocabulary and expressions proper to the specialty as well as imprecise terminology and constructions peculiar to a language other than the national language. In the latter case, this capacity for discernment underscores the need for perfect mastery of the rules and nuances of one's own national language, a need that is sometimes overlooked.

Les ressources spécialisées de la langue nationale

Les encyclopédies renseignent de façon très utile sur les réalités spécialisées, suivant en cela le principe de l'entonnoir, c'est-à-dire du général au spécifique, ce qui permet au traducteur technique de se familiariser rapidement avec ces réalités. Sur le plan linguistique, il observera de quelle manière sont formulées les réalités. La rédaction des rubriques appelle une rigueur qui justifie le statut de référence des encyclopédies. Le traducteur technique pourra donc s'y fier.

L'avantage des revues spécialisées réside dans le fait qu'elles expriment les réalités dans une langue vivante et actuelle. Elles n'en dispensent pas pour autant le traducteur technique de faire preuve de jugement ni de se demander dans quelle mesure une revue traitant d'une spécialité donnée est inféodée à la terminologie et à la formulation de la langue anglaise. Ainsi, certaines spécialités, comme le bâtiment, la pharmacologie et la voile, présentent un vocabulaire très pur en français, et la présence de l'anglais – autrement que par l'emprunt, procédé de lexicalisation légitime – y est très sporadique. Il convient de noter que dans ces spécialités, la formulation est à l'avenant et qu'elle constitue une référence de choix pour le traducteur technique.

Les monographies spécialisées en langue nationale sont des références très complètes dans lesquelles l'information est présentée en contexte. Elles sont généralement rédigées par des experts. D'une consultation légèrement plus laborieuse, ces monographies ont, dans la très grande majorité des cas, fait l'objet d'une évaluation par des pairs, ce qui constitue un gage de qualité.

Les dictionnaires, glossaires, vocabulaires et lexiques sont de qualité variable. Et c'est ici que l'expérience du traducteur technique jouera un rôle déterminant. La fréquentation d'une spécialité permet au traducteur technique d'y déceler des difficultés particulières, sur le plan tant de la traduction que de la terminologie. Il sera donc intéressant de vérifier avec quel bonheur celles-ci seront traitées par les différents auteurs de ces ouvrages. Pour une difficulté donnée, bien des auteurs garderont un silence pudique, d'autres proposeront des solutions qui, à défaut d'être universelles, n'en sont pas moins originales; d'autres encore proposeront la « solution » répandue, mais pas vraiment satisfaisante. On n'insistera jamais assez sur l'importance de lire les notices d'utilisation, les avant-propos, les introductions de ces ouvrages pour en connaître la méthodologie… dans la mesure où ces renseignements sont fournis.

Aujourd'hui, Internet permet de repérer rapidement des sources en langue nationale, où qu'elles se trouvent sur la planète. Quel progrès par rapport à l'époque où la qualité de l'information en traduction technique dépendait du budget d'un centre de documentation et d'un carnet de contacts! Grâce à Internet, le traducteur technique peut effectuer des recoupements qui lui permettent de valider

Specialized resources in national languages

Encyclopedia articles provide information on specialized concepts in a very useful manner. Structured according to the funnel principle—that is, proceeding from general to specific—they enable technical translators to quickly familiarize themselves with such concepts. Linguistically, they reveal how the concepts are expressed. Entries are written meticulously, which justifies the status of encyclopedias as a reference. The technical translator can therefore rely on them.

The advantage of specialized journals is that they express concepts in living, current language, but the technical translator must still exercise judgment and consider to what extent a journal in any given specialty has been infiltrated by English terminology and constructions. In French, some specialties, such as construction, pharmacology and sailing, boast a very pure vocabulary, and the presence of English—other than through borrowing, which is a legitimate lexicalization process—is very sporadic. It should be noted that the wording used to express ideas in these fields tends to be equally pure, and technical translators can rely on it.

Specialized monographs in national languages are extensive references in which information is presented in context. They are usually written by experts. While they tend to be a more difficult read, in the vast majority of cases these monographs have been peer-reviewed, which offers an assurance of quality.

Dictionaries, glossaries, vocabularies and lexicons are of variable quality. Here, the technical translator's experience plays a decisive role. Through regular contact with a given specialty, technical translators will have identified specific translation and terminology issues. It is therefore interesting to see how readily these issues are addressed by the various authors of these works. Many authors will politely ignore an issue, while others will propose solutions that, while not universal, are nonetheless original. Still others will propose "the solution" that has achieved currency but is not really satisfactory. One cannot adequately stress the importance of reading the usage notices, the forewords and the introductions of these works to understand the methodology that has been used, assuming such information has been provided.

Today the Internet allows users to quickly identify sources in national languages, wherever they happen to be on the planet. Think how far we have come from the days when the quality of information in a technical translation depended on a documentation centre's budget or a list of contacts! The Internet also allows technical translators to perform cross-checks to validate a term or idiomatic

un terme ou une tournure idiomatique. Ces recoupements sont souvent nécessaires : Internet recelant le meilleur et le pire, le traducteur technique doit faire preuve d'une grande prudence, se méfier de la validation par la fréquence et rechercher une confirmation tangible, axée sur le fond des notions.

La formation permanente offerte sous forme d'ateliers, de colloques ou de congrès s'avère particulièrement utile si elle est assurée par des personnes-ressources compétentes dans leur spécialité et dont la langue nationale est de très haute tenue. Les sujets abordés sont d'actualité et ils ciblent souvent des questions pratiques relatives à l'exercice de la profession. Cette formation est optimale quand elle est offerte par un langagier spécialisé dans une discipline scientifique et technique. Celui-ci apportera autant de soin à communiquer une information spécialisée qu'à formuler cette information correctement et de façon idiomatique. Le meilleur des deux mondes, quoi!

L'affirmation des langues nationales

L'affirmation des langues nationales dans les secteurs scientifiques et techniques favorise la formation de chercheurs et de techniciens dans leur spécialité respective, parce que cette formation se fait d'abord dans leur langue maternelle. L'acquisition des connaissances se fait plus rapidement et sur une assise plus solide, puisqu'elle ne demande pas aux apprenants d'interpréter à partir d'une langue étrangère, en l'occurrence l'anglais. Un adage dit qu'il se perd toujours quelque chose dans une traduction. Qu'on soit d'accord ou non, il n'en reste pas moins que les risques sont présents, puisque l'effort sera double : comprendre la langue étrangère avant de comprendre les réalités.

L'affirmation des langues nationales permet à leurs communautés de disposer de ressources documentaires originales qui s'insèrent dans un fonds de connaissances parfaitement intégré aux particularités de leur langue. D'aucuns y verront aussi un élément identitaire qui, s'il n'est pas nécessairement assumé en toute connaissance de cause, imprègne néanmoins l'inconscient collectif de la communauté nationale et lui permet alors d'accueillir sans crainte d'assimilation tout ce que la langue anglaise peut offrir comme apport et enrichissement dans le secteur du savoir. Si l'on peut accepter que la langue anglaise occupe (momentanément?) plus de place dans les domaines scientifiques et techniques lacunaires au sein de certaines langues nationales, il faut souhaiter que ces dernières se développent suffisamment dans ces domaines pour que la langue anglaise en vienne à se cantonner dans son rôle de langue planante au profit de la communication internationale, sans s'immiscer outre mesure dans les langues nationales. ■

expression. These cross-checks are often necessary, for the Internet contains the best and worst alike, and technical translators must exercise great caution, be wary of validation by number of hits, and look for tangible confirmation based on a deeper understanding of the concepts.

Continuous training through workshops, seminars and conventions is particularly useful if given by resource persons who are skilled in their specialty and have a strong command of the national language. The topics covered are current and involve practical issues relating to the profession. This training works best when it is given by a language professional specializing in a scientific or technical discipline. Such a trainer will be careful not only to convey specialized information but also to express this information correctly and idiomatically. The best of both worlds!

Affirmation of national languages

The affirmation of national languages in the areas of science and technology facilitates the training of researchers and technicians in their respective fields, because this training is primarily in their mother tongue. Knowledge is acquired more quickly and on a more solid foundation because learners are not required to interpret from a foreign language, namely, English. It is said that something is always lost in translation. Whether or not one agrees with this statement, the fact remains that greater risk is involved when one must first understand a foreign language before being able to understand the concepts being conveyed.

The affirming of national languages benefits language communities in that they are able to consult original documentation belonging to a body of knowledge that is seamlessly integrated with the unique characteristics of their language. In this process, some will also recognize an element of identity, perhaps unconsciously taken up, but nevertheless permeating the collective unconscious of the national community with the effect that the community can draw upon the full wealth of resources the English language has to offer in the knowledge sector without fear of assimilation. While English may have a greater role to play (for the moment?) in national languages where scientific and technical resources are lacking, it is hoped that these languages will develop the necessary resources in this area so that English can ultimately be reserved for international communications and does not exert undue influence on national languages. ■

Les caprices de l'usage : le cas de *prévu*

Jacques Desrosiers

Q. *Est-ce qu'il faut écrire qu'une réunion est* prévue en janvier *ou* prévue pour janvier? *Est-ce qu'on dit* prévue à 15 h *ou* pour 15 h?

R. Petites prépositions, gros embêtements. C'est sur elles que butent le plus souvent les traducteurs débutants. Ils payent *pour* un service, participent *dans* des activités, agissent *en* concert avec quelqu'un. *Prévoir* est déjà un verbe « à problème ». Il a été question dans un article précédent[1] de son emploi avec l'infinitif : *on prévoit restructurer les opérations* ou *on prévoit de restructurer les opérations*? L'usage canadien omet souvent la préposition devant l'infinitif (pas toujours); l'usage européen préfère le substantif à l'infinitif (*on prévoit une restructuration des opérations*).

À voir le *Guide anglais-français de la traduction* de René Meertens, dans son « édition 2009[2] », on penserait à première vue qu'il prend soin d'éviter un calque lorsqu'il propose de traduire :

the elections scheduled for March were cancelled

par

les élections prévues en mars ont été annulées

Ce n'est pourtant pas la construction classique. Dans un texte soigné de la collection « Génies et Réalités », d'il y a plusieurs décennies, l'académicien Marcel Brion écrivait :

Il [Wagner] *avait prévu pour 1868 l'achèvement du Ring*[3].

Un ouvrage normatif comme le Hanse propose de dire : *La réunion est prévue pour la semaine prochaine*, ce qui donne à entendre que les autres constructions possibles ne seraient peut-être pas admissibles.

Des exemples semblables fourmillent dans les dictionnaires, comme le *Trésor de la langue française* (TLF) : *Ce courrier, prévu pour deux heures, serait décommandé* (Saint-Exupéry). *Ensemble des prières et des lectures prévues pour un moment déterminé. L'élection d'une Assemblée était prévue pour le mois d'octobre* (De Gaulle). *Prévu pour l'an 2000* [au Japon] *: chaque foyer, chaque local industriel sera relié à un réseau national de communications.*

Même chose dans les bilingues, quand ils traduisent *scheduled for* : *élections prévues pour le 5 janvier* dans le *Robert & Collins*; *prévu pour 15 heures, réunion prévue pour demain* dans le *Harrap's Shorter*.

Il n'y a rien là d'étonnant, puisque l'indication du moment où quelque chose doit se faire est selon le *Grand Larousse encyclopédique* (2007) l'un des principaux sens de *pour*, indépendamment de *prévu* : *travail à finir pour mardi*. On dit couramment : *C'est pour quand? – C'est pour demain.*

Il va sans dire que nos médias connaissent le tour :

Le parti au pouvoir n'abuserait pas à nouveau des moyens dont dispose l'État pour influer sur le résultat des élections parlementaires prévues pour mars ou avril prochain.
Le Devoir, 8 février 2010

Mais voilà, avec les noms de mois, l'autre tournure, celle proposée par Meertens, est aujourd'hui bien plus fréquente :

L'ébauche du programme d'éthique et de culture religieuse, dont l'entrée en vigueur est ***prévue en septembre*** *2008 dans l'ensemble du réseau scolaire québécois, n'est toujours pas disponible.*
Le Devoir, 3 novembre 2006

Il prépare actuellement la mise en scène du premier spectacle de magie du Cirque du Soleil, prévu en juin 2008 à Las Vegas.
http://www.radio-canada.ca/radio/christiane/combat2008/panelistes.shtml
(consulté le 15 janvier 2010)

En Europe, on constate la même cohabitation des deux tournures rivales devant le nom des mois et là aussi la fréquence plus élevée de la construction avec *en*. Deux cas d'emploi opposés, dans le *Figaro* :

L'iPad fonctionne avec le système d'exploitation iPhone OS 3.2. Sa sortie, en version WiFi, est ***prévue pour avril****.*
27 janvier 2010

Enfin, point d'orgue de cette Année astronomique, le lancement ***prévu en avril****, par la fusée Ariane, de deux satellites scientifiques.*
16 janvier 2009

Le premier exemple, tout récent, montre que *en* a beau prédominer, l'usage n'est pas pour autant en train de larguer la tournure classique; les exemples sont d'ailleurs encore trop nombreux. Est-ce une faute de renoncer à *pour*? Il est facile de comprendre que *en* vienne naturellement sous la plume : c'est la préposition dont les noms de mois se font le plus souvent accompagner : *Je pars en*

vacances en juillet et non *pour juillet*. Une tournure comme *prévu en mars* semble le résultat d'un conflit entre les deux prépositions, où le *pour* de *prévu* a dû céder la place à la préposition que l'on voit toujours avec les noms de mois.

Mais un problème guette quiconque décide de faire fi de *pour* : l'ambiguïté, l'obligation ennuyeuse faite au lecteur de s'arrêter et de relire. Car *prévu* employé sans *pour* peut servir à indiquer non pas le moment où quelque chose aura lieu, mais le moment où l'action de prévoir a lieu. Il est vrai qu'on prend rarement la peine d'indiquer qu'*à tel moment* on a prévu quelque chose pour une date ultérieure. Cela arrive quand même :

> *Les économistes du Mouvement Desjardins revoient à la hausse leurs prévisions. Ils estiment que le recul du PIB pour l'ensemble de l'année 2009 s'établira à 1,7 %, comparativement à une baisse de 1,8 % qui avait été* ***prévue en septembre****.*
> *La Presse*, 26 octobre 2009 (dépêche de la Presse Canadienne)

Bien sûr ici *prévoir* n'a pas le même sens : il s'agit de prédire, et non d'organiser. Mais dans le même journal, on peut aussi lire :

> *Une proposition sera ensuite acheminée aux créanciers et la clôture est* ***prévue en septembre****, après l'obtention des approbations nécessaires.*
> 8 juillet 2008

La plupart du temps le contexte est clair, mais la confusion est toujours possible. Dans l'état actuel des choses, ceux qui ne veulent courir aucun risque n'ont qu'à suivre la bonne vieille « règle ». L'usage est toutefois assez souple pour accepter les deux constructions.

Les heures et les dates

Voilà pour les noms de mois. Que ce soit *en* ou *pour*, au moins on conserve une préposition. Il en va de même avec les heures. Les Européens écriront volontiers : *Une rencontre est prévue à 10 h.* C'est une tendance normale, puisqu'on dit : *Je pars à 10 heures. Pour* est accommodant : après s'être fait déloger par *en*, il cède encore la place. Mais il faut rester prudent. L'usage canadien, lui, n'a pas de préférence marquée :

> *Le lancement de la Semaine de la citoyenneté est* ***prévu à 13 h****.*
> www.cgaspesie.qc.ca/fr/newsContent.php?n=25
> (Cégep de la Gaspésie et des Îles)

> *Le départ d'Hélène est* ***prévu pour midi****.*
> http://66.46.185.79/bdl/gabarit_bdl.asp?id=2412
> (Banque de dépannage linguistique, Office québécois de la langue française)

Avec les dates, il arrive assez souvent que les prépositions disparaissent complètement, mais l'usage n'est pas fixé. *Pour* n'est plus senti comme indispensable par certains dans une tournure comme ***prévu le 17 avril***. Le *Hachette-Oxford*, dans sa partie français-anglais, laisse ouverte la possibilité de l'omettre :

> *la réunion prévue (pour) le 17 avril . the meeting planned for 17 April*

Le TLF cite cette phrase de l'historien français Georges Lefebvre :

> *Une « fête de la Liberté » était* ***prévue le 20 brumaire*** *(10 novembre) : afin de célébrer la victoire de la philosophie sur le fanatisme, la Commune s'empare de Notre-Dame…*

On se doute que la fête *aura lieu* le 20 brumaire. On s'arrête quand même un moment… ce qu'on ne ferait pas avec *pour*. Mais la tournure a la bénédiction du dictionnaire.

Le nom des jours

Pas de préposition le plus souvent dans l'usage européen avec le nom des jours :

> *Une réunion de médiation est prévue jeudi après plus d'une semaine de conflit.*
> *Le Monde*, 17 février 2010

On dit : *Je pars mercredi*, alors on est naturellement porté à dire que *la réunion est prévue mercredi*. Terrain glissant. Par-dessus le marché *pour* n'alourdirait guère l'expression, et l'usage canadien le conserve d'ailleurs souvent. Peut-être est-il préférable d'avoir en général une préposition. Un *prévu mercredi* dans une longue phrase peut avoir l'air rachitique, comme on le voit en enlevant *pour* dans la phrase suivante :

> *… une sorte de « catalogue d'action » esquissé par la Commission européenne avant une réunion de coordination entre experts nationaux prévue pour vendredi.*
> *Le Monde*, 8 janvier 2009

Mais cela ne semble pas gêner les Européens qui persistent donc le plus souvent à l'omettre. Difficile de trouver une

meilleure illustration du caractère capricieux de l'usage. Alors qu'avec le nom des jours les Européens font sauter *pour*, avec des mots comme *aujourd'hui* ou *demain* ils préfèrent le garder : *prévu pour aujourd'hui, prévu pour demain*. Tandis que chez nous là aussi l'usage hésite. Sur la page d'accueil du Parlement du Canada :

> *Sénat. Aucune réunion* ***prévue aujourd'hui****. Chambre des communes. Aucune réunion prévue aujourd'hui. Comités mixtes. Aucune réunion prévue aujourd'hui.*
> www.parl.gc.ca/common/index.asp?language=f
> (consulté le 19 février 2010)

Dans un journal acadien :

> *La cause lancée par la Société médicale du Nouveau-Brunswick contre le gouvernement provincial était* ***prévue pour aujourd'hui****, à Saint-Jean.*
> http://www.capacadie.com/regional/2009/9/16/fredericton-et-les-medecins-hors-des-tribunaux-pour-linstant (*L'Étoile de Moncton*)

Autres expressions

Il y a des contextes où, de toute évidence, *pour* étoffe avantageusement la phrase :

> *Au point que les différents géniteurs n'ont toujours pas signé d'accord, ce qui pourrait retarder le lancement,* ***initialement prévu pour le mois prochain****.*
> *L'Humanité*, 19 octobre 2006

La procrastination aidant, beaucoup de choses sont toujours *prévues pour la fin de l'année*, aussi cette construction est-elle bien ancrée dans l'usage. Pas moyen d'ailleurs d'enlever la préposition. *Pour* semble encore solidement arrimé à *prévu* dans des tournures comme *prévu pour la semaine prochaine* : l'usage canadien est indécis, mais en Europe *pour* l'emporte. L'expression a pourtant une certaine lourdeur : trois mots qui expriment le futur (*prévu, pour, prochaine*)!

Dans d'autres cas, au contraire, il est obligatoire de faire sauter *pour*. Tel événement est prévu *autour du 23 août*, et non *pour autour du 23 août*. *Autour* est plus important que *pour* à cause du sens, comme *en* dans *en mars* à cause de son emploi usuel.

Faut-il conclure à l'anarchie? Non. C'est que finalement le critère stylistique prévaut sur les règles de la syntaxe. La langue n'est pas un ensemble de théorèmes. On peut bien faire de la présence de *pour* une règle inviolable dans tous les cas. Mais en refusant de voir un tournant très net dans l'usage, on risque de se fossiliser prématurément. Il est plus raisonnable d'admettre qu'en l'absence parfaite d'ambiguïté, on devrait pouvoir user de souplesse.

L'anglais écrit est plus rigide là-dessus : il fait toujours suivre *scheduled* ou *planned* de *for*. Mais ce n'est pas pour éviter un anglicisme que Meertens a relégué aux oubliettes la construction classique : il a seulement indiqué, à tort ou à raison, le tour devenu le plus courant dans l'usage. Il n'y a pas grand intérêt à s'acharner contre des tournures qui ne s'écartent que légèrement de la norme, sans faire grand tort à la langue – sauf quand elles calquent l'anglais, parce qu'elles peuvent alors avoir un terrible effet d'entraînement. ■

Notes

1 Jacques Desrosiers, « Prévoir et précéder », *L'Actualité langagière*, vol. 5, n° 1 (mars 2008), p. 23-24. Disponible en ligne à l'adresse http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra.

2 Chiron éditeur, 2008.

3 « Héros de son propre drame », Wagner, Hachette, 1962, p. 26.

El Rincón Español

Carolina Flores

Las repercusiones de la tecnología en el proceso terminológico

La terminología, disciplina que basa su trabajo en textos, es una de tantas otras disciplinas que han seguido los avances de la tecnología muy de cerca. Algunos no concebimos nuestra labor diaria sin el apoyo de la tecnología, mientras que otros prefieren seguir haciendo las cosas "como antes" y no confían su trabajo a la tecnología. En el presente artículo pretendo presentar un panorama general de cómo estos avances de las nuevas tecnologías informáticas y de la comunicación han cambiado el método de trabajo terminológico, y si estos cambios han sido beneficiosos o no. Este artículo es un resumen de la presentación oral preparada con Christine Hug[1], experta en terminótica, para el primer Coloquio del Comité Mixto de Terminología de Canadá (CMTC), que se llevó a cabo en Ottawa en febrero de 2010.

En las últimas décadas, los terminólogos han demostrado, en mayor o menor medida, su disposición para mantenerse al ritmo de los avances tecnológicos. Hoy en día, si un terminólogo quiere mantenerse en el mercado laboral, ser competitivo y producir terminología de buena calidad, debe aprender a trabajar con las nuevas tecnologías. Los cambios que éstas han traído al mundo de la terminología han tenido una repercusión en todas las etapas de trabajo, como veremos a continuación.

En la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá, los terminólogos se encargan de proyectos en diversos campos del saber. Entre las tareas del terminólogo, podemos nombrar la investigación puntual y la temática. El presente artículo cubre las etapas de investigación temática, investigación sobre un conjunto de términos temáticamente homogéneos. Las etapas son: la búsqueda documental, la elaboración del árbol de campo, el establecimiento de la nomenclatura, la extracción de soportes textuales, la creación y revisión de fichas, la gestión de contenido, la publicación del contenido de las bases de datos y el intercambio de datos terminológicos.

Búsqueda y evaluación de documentación especializada

La búsqueda documental consiste en identificar y evaluar la documentación especializada disponible para luego seleccionar los documentos que conformarán nuestro corpus. Hace algunas décadas llevábamos a cabo esta tarea buscando obras de referencia y diccionarios especializados en la biblioteca, en las librerías o realizando entrevistas a los expertos.

A partir del inicio del decenio de 1990, llegó el gran cambio, la terminología no volvería a ser la de antes. Internet llegó, se propagó por todo el mundo y se volvió accesible a una gran mayoría de usuarios. Internet ha modificado considerablemente casi todas las esferas de la vida. Evidentemente, ha cambiado también nuestra manera de trabajar. Ahora contamos con una herramienta muy poderosa para la investigación documental en donde podemos encontrar información sobre cualquier tema. Sin embargo, la abundancia de información ahora nos exige una nueva tarea: evaluar cuidadosamente los documentos para montar un *corpus* de calidad. Existen diversas publicaciones sobre técnicas para evaluar la calidad de los documentos con vistas a efectuar la búsqueda terminológica, así que no nos adentraremos en ese tema. Además de encontrar documentos y publicaciones académicas y científicas en Internet, podemos profundizar nuestra investigación terminológica intercambiando información con expertos en el tema en los foros de discusión o en las *wikis* colaborativas.

La ventaja de tener acceso a la tecnología para la búsqueda documental es que tenemos acceso a más información en menos tiempo. La desventaja es que pueden dejarse documentos valiosos de lado, por lo tanto, el trabajo podría no reflejar verdaderamente el uso de un término dado en documentos escritos por diferentes autores, en zonas

[1] Christine Hug trabaja en la División de Terminótica de la Dirección de Normalización Terminológica de la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá.

geográficas distintas o con diferentes niveles de lengua. Por otro lado, los terminólogos pasan menos tiempo leyendo los documentos que deben seleccionar ya que dejan esa tarea a la computadora. Como consecuencia, conocen menos su campo y esto puede afectar la calidad y coherencia del léxico.

Elaboración del árbol de campo

Esta tarea es a veces ignorada por algunos o, debería decir, muchos terminólogos, quienes se justifican con la falta de tiempo o plazos muy cortos para la entrega del trabajo. Sin embargo, constituye un elemento esencial para asegurar un buen producto final. Hace 20 años, más o menos, teníamos como único recurso de apoyo papel y lápiz. Ahora con la llegada de los *softwares* de procesamiento de datos, como por ejemplo los de la familia Microsoft, podemos hacer representaciones gráficas en formato electrónico. Existen también algunos *softwares* de paga, como I-term, que facilitan la elaboración de un árbol de campo a partir de las redes semánticas consignadas en las fichas terminológicas. Ciertas bases de datos permiten consignar las relaciones semánticas entre los conceptos, como por ejemplo las relaciones de genérico-específico, todo-parte, cuasisinonimia, etc. En la Dirección de Normalización Terminológica, TERMIUM®, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, permite asignar en las fichas el campo o campos a los que pertenece el concepto en cuestión. Con esta funcionalidad, los terminólogos pueden realizar búsquedas por campo y de esta manera ver qué conceptos deben agregarse a dicho campo o asignarse a un sub-campo.

Establecimiento de la nomenclatura y extracción de información

Hace algunas décadas la tarea de establecer la nomenclatura del campo se hacía lentamente durante largas horas de lectura linear. El terminólogo, con un resaltador, buscaba los términos que creía pertinentes para la nomenclatura. Era un proceso largo, lento y que muchas veces carecía de precisión, ya que había términos que el terminólogo no veía o que no eran muy frecuentes en los documentos seleccionados.

Hoy en día la tecnología nos propone herramientas para la detección de términos. Los programas de concordancias identifican los coocurrentes más frecuentes de los términos en los textos analizados para extracción terminológica. La tecnología nos permite ahora hacer el análisis electrónico de documentos, *corpora* bilingües, etc.

La ventaja de tener estas herramientas en esta etapa del proceso de investigación terminológica es que podemos analizar a la vez cantidades mucho mayores de documentos en poco tiempo. Sin embargo, una gran dificultad para elaborar esta tarea con ayuda de la tecnología es la disponibilidad de los textos en formato electrónico y en un formato legible por la computadora. Al ejecutar el documento en papel en un *software* de reconocimiento óptico de caracteres, el formato del documento puede verse alterado, se pueden perder los caracteres especiales, se pueden perder los gráficos en forma de tablas, las notas al final del documento, etc. Esta situación es una gran desventaja para el uso de la tecnología en el análisis de la documentación. El terminólogo tiene que pasar mucho tiempo en hacer una limpieza del documento escaneado, y, por lo tanto, este avance tecnológico trae consigo fuertes desventajas.

Sin embargo, si todo va bien y una buena selección de textos está disponible en formato electrónico, entonces el terminólogo puede sacar provecho de la tecnología y hacer uso de *softwares* de extracción terminológica o de exploración de *corpus*. El conocido índice KWIC (Key Word In Context), que forma parte de los programas de identificación de concordancias, nos permite ver los términos en sus contextos, ver qué palabras suelen acompañar a estos términos (fraseología), extraer definiciones, contextos, ejemplos, etc. Además los programas de extracción terminológica nos pueden dar una lista de términos-candidatos. Sin embargo, no podemos confiar al 100% en que el programa ha elaborado una lista de términos-candidatos exhaustiva ya que muchos términos de poca frecuencia en los documentos pueden haberse perdido (sinónimos, variantes geográficas, etc.). Cabe resaltar la importancia de la calidad de textos elegidos para la extracción de términos ya que, en el caso de los *corpora* bilingües, la calidad de los términos usados en textos traducidos puede ser menor en comparación a un texto original.

Actualmente, muchos continuamos haciendo estas actividades de extracción terminológica "a la antigua" ya sea por falta de recursos para hacer uso de la tecnología o porque preferimos hacer la lectura linear para así irnos empapando del tema al mismo tiempo que identificamos las unidades terminológicas del campo. Es recomendable encontrar el punto de equilibrio y no dejar a la tecnología todo nuestro trabajo. Sería ideal procesar con los programas de extracción un porcentaje de la documentación, y analizar y extraer terminología manualmente en los documentos restantes. De esta manera se puede asegurar una mejor calidad del trabajo.

La creación y la revisión de fichas

Hace algunas décadas un terminólogo pasaba mucho tiempo en la elaboración de una ficha de cartón. Era, sin lugar a dudas, muy difícil poner las fichas a disposición del equipo de trabajo, revisar sus comentarios, corregir las fichas, etc.

Hoy en día podemos hacer uso de las fichas electrónicas accesibles en línea. Un terminólogo hace una ficha y unos minutos después su revisor puede acceder ya sea a su borrador o a la ficha ya publicada. Estamos hablando de la revisión en tiempo real. Las correcciones se pueden difundir de inmediato.

La gestión de contenido

El análisis de contenido de una base de datos terminológicos es muy importante para asegurar la calidad y la exhaustividad de la información. Hace algunas décadas, el terminólogo debía registrar cuidadosamente los envíos a otras fichas y los conjuntos de fichas existentes para cada campo. Era muy difícil conservar la coherencia para los términos y definiciones de una misma red nocional, marcar los sinónimos, agrupar, anular o crear fichas.

Hoy en día las fichas se pueden indexar de diferentes formas: se pueden interrogar con caracteres booleanos, comodines, etc. De esta manera, se puede extraer un conjunto de fichas de una base de datos y se pueden conocer las necesidades de actualización más rápidamente. Contamos ahora con más facilidades para filtrar, enlazar y consultar la información.

La publicación del contenido de las bases de datos

En el pasado, el trabajo terminológico era publicado únicamente en papel. Era necesario ir a los puntos de venta o hacer pedidos por correo. A veces era difícil saber si un recurso existía o no, o si habían realizado actualizaciones a la última edición. Luego vinieron los diccionarios en *cederrom (CD)*. Este formato presentaba muchas ventajas, pero el problema de la actualización de datos todavía no se resolvía del todo.

Hoy en día tenemos acceso ilimitado a las bases de datos electrónicas o en línea. Con los foros de discusión, las bitácoras de expertos y los sitios *web* profesionales, el intercambio de información entre los expertos y los terminólogos se hace en tiempo real, y, en consecuencia, el terminólogo debe reaccionar de la misma manera para publicar la nueva terminología de un campo emergente. Otra ventaja del cambio que ha traído la tecnología a esta etapa es que tenemos más comunicación con nuestros usuarios, quienes pueden enviar vía correo electrónico sus preguntas, comentarios, correcciones, etc. Por otro lado, en lugares con poco ancho de banda y conexiones lentas a Internet, los diccionarios en papel pueden permanecer como la mejor alternativa.

El intercambio de datos terminológicos

Para el intercambio de datos, hace algún tiempo, las fichas en cartón presentaron problemas muy serios. Se perdían las fichas, se dañaban o caían en las manos equivocadas. El intercambio de datos era un trabajo muy fastidioso.

Algunos años después, con los *softwares* para administrar las bases de datos, estos problemas parecen haberse solucionado. Ahora la colaboración entre terminólogos y expertos, y el intercambio de bases de datos son más factibles que antes. Sin embargo, quedan algunos desafíos por superar. Las *wikis* colaborativas representan una buena opción para la comunicación con los expertos, y el formato TermBase Exchange, o TBX, pretende solucionar los problemas de intercambio de bases de datos entre *softwares* diferentes. Tendremos que ver de aquí a unos años los resultados de los primeros experimentos con estos recursos.

Conclusiones

Hemos realizado una revisión general de cada etapa del proceso terminológico para la investigación temática. Hemos constatado que la tecnología ha cambiado enormemente la manera de trabajar del terminólogo.

Hay que resaltar que si los terminólogos no son conscientes de los aspectos negativos del avance tecnológico, la calidad de su trabajo se puede ver comprometida.

Por último, es importante recordar que a pesar de que existen muchas herramientas de trabajo disponibles, el terminólogo debe seleccionar las herramientas que se adaptan mejor a su trabajo y no tratar de adaptar su trabajo a las herramientas. ■

Traduire le monde

André Racicot

Macédoine, Monténégro et République tchèque

La chute du Rideau de fer, en 1991, a bouleversé la politique et la géographie de certains États européens. Parmi ceux-là, la Macédoine, le Monténégro et la République tchèque, dont les noms peuvent susciter des interrogations. Comme le disait si bien Shakespeare, *What's in a name?*

L'effondrement de la République fédérale socialiste de Yougoslavie, en 1991, a amené la constitution d'une autre Yougoslavie, appelée *République fédérale de Yougoslavie*, qui comprenait la Serbie, le Monténégro et le Kosovo. Avaient également proclamé leur indépendance : la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, la Slovénie et la Macédoine.

Deux de ces républiques attirent mon attention en raison de leur intérêt sur le plan linguistique, soit la Macédoine et le Monténégro.

La Macédoine dans l'histoire

La Macédoine a la particularité d'être à la fois une région et un pays. Elle a connu ses heures de gloire sous Philippe II et Alexandre le Grand, au IV[e] siècle avant Jésus-Christ. Cette région historique s'étendait sur les territoires de la Grèce, de la Bulgarie et de la Macédoine actuelles. De 1371 à 1912, elle a fait partie de l'Empire ottoman. Après la Seconde Guerre mondiale, elle est devenue l'une des républiques socialistes de la Yougoslavie. Aujourd'hui, la Macédoine est une région importante de la Grèce, mais aussi un État souverain, dont le nom fait l'objet d'un contentieux entre la Grèce... et la Macédoine.

Le contentieux

Pour bien saisir l'essence du problème, imaginons que le Canada crée une nouvelle province entre la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick qui serait appelée *Gaspésie*... On peut très bien imaginer la réaction au Québec. On peut donc comprendre que la proclamation de la Macédoine indépendante ait suscité toute une levée de boucliers chez les Grecs.

Pour compliquer la situation, le nouvel État a également adopté certains symboles de la Macédoine antique, dont le soleil de Vergina, qui figurait sur le premier drapeau national. Ce soleil a par la suite été modifié. La Grèce fait valoir que les Macédoniens de l'ex-Yougoslavie ne peuvent s'approprier les symboles d'un passé qui remonte à bien longtemps avant l'arrivée des Slaves dans la région, au VI[e] siècle de notre ère.

À la proclamation de son indépendance, en 1991, la Macédoine slave a adopté le nom officiel de République de Macédoine, qui est utilisé dans les traités et la correspondance diplomatique. S'en est suivie une controverse qui dure toujours entre Athènes et Skopje (la capitale macédonienne), bien que son intensité ait diminué au cours des dernières années. Pour y mettre fin, on a suggéré quelques noms pour le nouvel État : Vardarie (inspiré du nom du fleuve principal du pays), Macédoslavie, Macédoslavonie, Slavomacédoine et Nouvelle-Macédoine. Tous les noms qui contiennent *macé-*, que l'administration de Skopje ne veut pas abandonner, soulèvent l'ire des autorités grecques.

La Macédoine a donc adhéré aux Nations Unies sous le nom bucolique d'ex-République yougoslave de Macédoine, dont l'acronyme français est ERYM. Dès le départ, c'est toutefois le sigle anglais FYROM (Former Yugoslav Republic of Macedonia) qui a prévalu, même dans les textes français.

Cependant, un grand nombre d'États – 61 pour 100 des membres de l'ONU – reconnaissent l'appellation officielle *République de Macédoine*, qui figure dans la constitution du pays. Le Canada et les États-Unis comptent parmi ces États.

Évidemment, l'existence de deux Macédoines pose un problème de taille quand vient le temps de désigner les habitants. Cette situation ressemble d'ailleurs à celle des deux Congos, avec la République démocratique du Congo, ex-Zaïre, et la République du Congo. Dans les deux cas, les habitants s'appellent les Congolais. On comprendra alors que les habitants des Macédoines grecque et slave portent tous le nom de Macédoniens.

L'auteur s'amuse à rêver à l'avènement d'une Macédoine du Nord en territoire slave, dont les habitants s'appelleraient

les Nord-Macédoniens. Tout serait tellement plus simple; cela dit, tout le monde a le droit de rêver.

Le Monténégro

What's in a name? La question se pose – encore une fois – dans le cas du Monténégro, petit État de la péninsule balkanique, qui faisait partie de la Serbie jusqu'en 2006, année où il accède à l'indépendance.

Comme on s'en doute, il ne s'agit pas du véritable nom du pays. D'origine italienne, le toponyme a été francisé par l'ajout d'accents.

Le langagier ne manquera pas de s'étonner de cette appellation italienne, alors que nous parlons bel et bien d'un État slave, situé juste en face de l'Italie, de l'autre côté de l'Adriatique. Il est probable que le choix de cette dénomination dans la plupart des langues de l'Europe occidentale s'explique par la domination de Venise sur la région, au Moyen Âge.

Alors comment les Monténégrins appellent-ils leur pays? *Crna Gora*, qui signifie « montagne noire », donc *monte negro* en italien. D'ailleurs, les pays voisins du Monténégro ont traduit cette expression italienne dans leur propre langue nationale.

La Bohème et la Moravie

La Tchécoslovaquie s'est scindée en deux États en 1993, la République tchèque et la Slovaquie. La première est parfois surnommée *Tchéquie*, bien que cette appellation ne figure pas dans les dictionnaires.

Beaucoup de détails se cachent dans un nom, comme on l'a vu. La République tchèque se compose essentiellement de deux régions, la Bohème et la Moravie. La première tire son nom des Celtes boïens, premiers habitants de la région. Aujourd'hui, ce sont essentiellement des Slaves qui peuplent cette région. D'autre part, certains habitants de la Moravie refusent d'être appelés Tchèques, pour des raisons d'ordre historique. D'ailleurs, la région réclame un statut d'autonomie à l'intérieur de la République tchèque. ■

Carnet techno Tech Files

André Gagnon

Translation: Emma Harries

Ma quête d'information en 2010

Une partie de mon travail consiste à trouver de l'information sur le Web. Il s'est écrit des millions de pages sur la recherche Web. J'avoue ne pas les avoir toutes lues, mais je pense que ma démarche pourrait intéresser quelques lecteurs.

Premièrement, je voudrais m'attaquer au mythe de la syntaxe. Au risque de perdre quelques amis, je tiens à vous dire que je trouve presque toujours ce que je cherche, sans trop me casser la tête avec la syntaxe.

L'expression exacte

Pour moi, c'est l'expression correcte qui est la clé. Je ne cherche généralement pas à l'aide de mots-clés mais bien d'expressions exactes. Les moteurs de recherche ont une fâcheuse tendance : ils donnent toutes les pages qui contiennent la totalité ou une partie des mots recherchés, pas nécessairement en séquence. Par exemple, si on cherche « affaire louche » (sans les guillemets), les moteurs donnent aussi les pages qui parlent à la fois d'affaires et de louches pour la soupe.

Pour mieux illustrer à quel point l'expression correcte est la clé, je suggère les deux recherches suivantes :

« Bureau de la traduction » Weidner

« Bureau des traductions » Weidner

Je cherche ici à connaître un peu les faits sur les essais de traduction automatique qui ont eu lieu avant mon arrivée au Bureau de la traduction. Fascinant, n'est-ce pas? Les plus âgés se souviennent certainement qu'à l'époque, c'était le Bureau **des traductions**, et non **de la traduction**.

Enfin, la recherche sans les guillemets donne non seulement ce qui m'intéresse, mais aussi bien d'autres choses qui ne m'intéressent pas. La recherche par expression exacte, quant à elle, donne surtout des pages qui m'intéressent.

La langue

Parfois, on va trouver dans une langue, mais pas dans une autre. Lapalissade, direz-vous? Je suis d'accord. J'ai cependant une anecdote.

My quest for information in 2010

My work consists, in part, of finding information on the Web. Millions of pages have been written about searching the Web, and I have to admit I haven't read them all. Still, I think my approach might be of interest to some readers.

First of all, I'd like to tackle the syntax myth. At the risk of losing a few friends, let me just say that I almost always find what I'm looking for without worrying too much about syntax.

The exact phrase

For me, finding the correct phrase is crucial. I usually don't search using keywords, but rather exact phrases. Search engines have an annoying habit of finding every single page that contains all or some of the words in your search—and not necessarily in the right order. For example, if you search for *shady deal*, you won't just get pages about shady deals, you'll also get pages about deals of all kinds, not to mention pages about shady areas under trees.

To better illustrate how important the correct phrase is, I suggest you try the following two searches:

"Bureau de la traduction" Weidner

"Bureau des traductions" Weidner

With these searches, I'm trying to find information on machine translation tests that took place before I arrived at the Translation Bureau. Fascinating stuff, isn't it? Those who have been around long enough will recall that the Translation Bureau was once called ***Bureau des traductions*** in French.

In short, by leaving out the quotation marks, I find not only what I'm interested in, but also a whole lot more that doesn't interest me. When I search for an exact phrase, however, I mainly find pages of interest to me.

Choice of language

Sometimes, you can find something in one language, but not in another. That's obvious, you say? I agree. But let me tell you a little story.

Lors de conversations distinctes avec deux chercheurs (l'un possède une compagnie privée, l'autre travaille dans un centre de recherche) sur la reconnaissance vocale, les deux m'ont dit n'avoir rien trouvé au sujet de la productivité et de la dictée après que j'ai cité l'article de Mme Laroque-Divirgilio paru dans *Meta* en 1981.

Or, mes interlocuteurs avaient fait des recherches en anglais, même s'ils sont tous deux francophones. Dans la mouvance actuelle, on rédige tout ce qui compte en anglais*.

Bref, un petit tuyau aux absolutistes : demandez-vous d'où vient ce que vous cherchez – ce qui pourrait vous donner une indication de la langue dans laquelle le contenu aura été produit –, puis essayez de trouver quelqu'un qui parle cette langue pour lancer les recherches; au pis aller, utilisez les moteurs de traduction pour lancer votre recherche dans la langue voulue et interpréter les résultats.

En définitive, ma démarche dans l'arborescence électronique ressemble beaucoup à celle que j'utilisais dans une forêt urbaine de documents.

En 1980, je visitais les bibliothèques des universités. Maintenant, je visite le Web. Je commençais généralement par une recherche dans le fichier « sujets », puis je demandais aux bibliothécaires de m'aider à trouver mon chemin dans la jungle des tablettes. Je leur demandais aussi souvent conseil quant aux ouvrages recommandés.

Une fois ma récolte déposée sur une table, je faisais une lecture superficielle qui me permettait de voir où j'avais le plus de chances de trouver ce que je cherchais. Je vérifiais si le livre était une œuvre originale ou une traduction, lisais le profil de son auteur, etc.

Ensuite, le vrai travail de recherche commençait : la lecture fébrile à la recherche de l'information qui me permettrait de mieux comprendre le sujet ou de trouver l'expression valable à utiliser dans ma traduction.

Plus tard, je validais mes choix grâce à mon réseau personnel. Ainsi, pour la traduction d'un texte sur les pluies acides en 1981, j'ai demandé à deux amis ingénieurs de me dire ce qu'ils pensaient de mon choix d'ouvrages et s'ils en avaient

* Il fut un temps où les chercheurs publiaient dans leur langue, mais à l'heure actuelle l'anglais est considéré comme l'espéranto ou le latin de la recherche. On voit donc de plus en plus d'auteurs préférer la possibilité d'une grande diffusion à leur culture locale.

During separate conversations I had about voice recognition with two researchers (one owns a private company, the other works in a research centre), both told me they had found nothing on dictation and productivity when I mentioned an article by Lise Laroque-Divirgilio that appeared in *Meta* in 1981.

As it turns out, even though they are both Francophone, they had done their research in English. Today, anything that matters is written in English.*

In short, a word of advice for absolutists: ask yourself where what you're searching for came from—which could give you an indication of the language in which it was written—then try to find someone who speaks that language to do the searches. Or, if you must, use machine translation tools so that you can search in the desired language and interpret the results.

At the end of the day, my modus operandi in the virtual world looks a lot like my usual MO in the old urban paper jungle.

Thirty years ago, I would visit university libraries. Today, I "visit" the Web. Back then, I would usually start by looking in the *subject* index. Then I would ask the librarians to help me find my way through the jungle of shelves. I would also often ask them for advice on recommended publications.

Once my harvest was gathered up on a table, I would leaf through each item to see where I had the best chance of finding what I was looking for. I would check whether a book was an original work or a translation, read the author's profile and so on.

Next, the real research work would begin: feverish reading in search of information that would help me better understand the subject or find the correct expression to use in my translation.

I would later confirm my choices with my network of personal contacts. For example, when translating a text on acid rain in 1981, I asked two engineer friends to tell me what they thought of my choice of reference works and

* There was a time when researchers published in their own language, but these days English is considered the lingua franca of research. We therefore see more and more authors opting for wider readership at the expense of their local culture.

d'autres à me proposer. Je leur ai ensuite demandé de s'assurer que la traduction ne disait pas de fausseté.

Aujourd'hui, je fais encore appel aux mêmes personnes à l'occasion, mais plus souvent par l'intermédiaire des médias sociaux. J'ai tendance à limiter mon cercle d'amis et la taille de mes réseaux, et j'aimerais bien comparer l'efficacité de mon réseau personnel avec celui des gens qui ont des milliers d'amis sur Facebook.

Je ne sais pas encore si j'utiliserai Twitter ou Buzz un jour. Je me tiens au courant et j'évalue les possibilités.

En tant que spécialiste des technologies langagières, j'estime que les contacts les plus utiles pour moi sont les gens dans l'industrie, les chercheurs et, surtout, les utilisateurs de la technologie. Au besoin, je peux leur écrire pour valider ou invalider certaines hypothèses, parfois pour orienter un peu ce qui arrivera.

Depuis près d'un an, j'utilise les alertes Google pour me tenir au courant de ce qui se passe près de chez moi. Quand il y a des nouvelles touchant les projets qui m'intéressent (un projet résidentiel et un centre sportif), je reçois des courriels au sujet de faits assez récents. Bien entendu, la recherche est en anglais et en français…

Plus récemment, j'ai commencé à utiliser les alertes aussi pour les types de produits langagiers présentant de l'intérêt pour moi. Auparavant, j'utilisais beaucoup l'agent de recherche Copernic, qui me tenait au courant des changements sur des pages Web qui m'intéressent. Avec les fils RSS**, l'agent est devenu beaucoup moins utile.

Faire le tri

Une fois que j'ai trouvé des liens, c'est un peu comme quand j'avais une liste de livres à la bibliothèque. Je veux faire le tri en validant un peu la qualité du contenu. La personne qui a rédigé le contenu est-elle fiable? Le contenu semble-t-il bien écrit et facile à lire ou la lecture est-elle laborieuse? L'institution qui publie le contenu est-elle de grande renommée?

Une partie des liens pointera inévitablement vers Wikipédia. En général, les idées sont bien organisées dans

** Les fils RSS ou flux RSS permettent de savoir s'il y a eu du nouveau à un endroit (sous forme d'hyperliens). Par exemple, si je veux suivre ce qu'écrit une journaliste. Certains navigateurs, comme Firefox, ajoutent alors des signets dans ma liste (appelés *marque-page* dans Firefox) quand il y a de nouvelles chroniques.

whether they could suggest any others. I also asked them to make sure my translation did not say anything that wasn't true.

Today, I still turn to the same people from time to time, though more often than not through social media. I have a tendency to limit my circle of friends and the size of my networks, and I wouldn't mind comparing my personal network with that of others who have thousands of friends on Facebook to see whose is the most effective.

I still don't know whether I'll use Twitter or Buzz one day. I'm keeping myself informed and assessing the possibilities.

As a language-technologies specialist, I feel that my most useful contacts are people in the industry, researchers and, above all, users of the technology. If need be, I can write to them in order to validate or invalidate certain hypotheses and sometimes influence what will happen.

For almost a year now, I have been using Google Alerts to keep myself up to date on what's happening in my neighbourhood. Whenever there is news about projects that interest me (a residential project and a sports centre), I receive emails on recent developments. Of course, the search is in both English and French….

More recently, I also started using Alerts for the types of language products that interest me. I used to use Copernic Agent a fair bit, which kept me up to date on changes to Web pages I was interested in. However, the arrival of RSS feeds** has made Copernic Agent a lot less useful.

Sorting

Once I have found links, it's a bit like when I had a list of books at the library. I like to sort them by checking their content for quality. Is the author reliable? Does the text seem well written and easy to read or would it be a struggle to get through? Does the publisher or host have a good reputation?

Some of the links will inevitably point to Wikipedia. Wikipedia articles are generally well structured, but I still

** RSS feeds alert users to changes in Web content (with hyperlinks). For instance, they would allow me to follow a particular journalist's work. Certain browsers, such as Firefox, add bookmarks to my list when there are new pages.

les articles. Par contre, j'ai tendance à vérifier les références. J'hésiterais à indiquer Wikipédia comme source dans un rapport, car le contenu de l'article cité risque d'être complètement différent de ce qu'il était quand on lira mon texte.

Quand j'étais étudiant, on nous suggérait d'avoir toujours au moins trois sources d'information **distinctes** pour considérer une information comme valable; j'applique le même principe au contenu trouvé sur Internet. Et je me méfie du contenu où des auteurs passent leur temps à se citer eux-mêmes ou à se renvoyer l'ascenseur[***].

Je suis aussi toujours à l'affût des conflits d'intérêts. Un véritable scientifique peut très bien s'être associé à la compagnie dont il fait l'éloge, être devenu son représentant, etc. Quand une compagnie publie les témoignages d'utilisateurs extrêmement satisfaits du nouveau produit qu'elle vient de mettre sur le marché, ces utilisateurs sont souvent ses propres employés! C'est un peu comme pour le courrier des lecteurs du premier numéro d'une nouvelle revue : c'est louche!

Les entreprises pharmaceutiques ont souvent d'excellents sites décrivant les maladies. Le contenu de ces sites est très fiable, sauf pour la partie traitement. Il faut savoir qui est le propriétaire du site pour comprendre quelle partie est probablement fiable et quelle partie est probablement moins impartiale.

Enfin, l'information que je cherche n'apparaît pas toujours, loin de là, dans les pages indexées par les moteurs de recherche. Encore une fois, apprendre à connaître l'organisation des sites qui m'intéressent me permet de fouiller plus profondément.

Par contre, je frappe parfois un mur infranchissable. Une partie de l'information est réservée à quelques privilégiés. Par exemple, tout le monde me parle de Wave de Google, mais personne n'y a accès. C'était la même chose quand le *Google Translator Toolkit* était en version bêta. On pouvait lire à ce sujet, mais presque personne n'y avait accès. J'essaie de voir si des gens de mon réseau personnel peuvent m'inviter, mais à l'heure actuelle, mes démarches n'ont pas

*** Cette tendance s'alourdit hélas d'année en année. L'auteur A cite constamment les auteurs B, C et D, l'auteur B cite constamment les auteurs A, C et D, et ainsi de suite.

tend to check the references. I would hesitate to cite Wikipedia as a source in a report, as the article cited could be completely different by the time my text ends up being read.

When I was a student, it was recommended that you always have at least three **distinct** sources of information in order to consider something valid. I apply the same principle to information on the Internet. And I am leery of content whose authors spend their time citing themselves or each other.[***]

I am also always on the lookout for conflicts of interest. A legitimate scientist may very well have become affiliated with a company whose work he or she is praising, a representative of the company, etc. When a company publishes the testimonials of users who are extremely satisfied with a new product that it has just put on the market, those users are often its own employees! It's a bit like letters to the editor appearing in the first issue of a new journal: very shady.

Pharmaceutical companies often have excellent sites describing illnesses. The information on these sites is very reliable—except when it comes to treatment. You need to know who owns the site in order to determine which sections are most likely to be reliable and which sections are likely to be more biased.

Lastly, the information I'm looking for is not always to be found in the pages indexed by search engines—not by a long shot. Again, getting up to speed on how the sites I'm interested in are organized allows me to dig deeper.

However, I sometimes come up against a brick wall. Some information is accessible only to certain users. For instance, everyone is talking about Google Wave, but no one has access to it. The same thing happened when there was a beta version of Google Translator Toolkit. We could read about it, but hardly anyone had access to it. I'm looking to see whether someone in my personal network can invite me, but so far I haven't had any luck, and I don't

*** Unfortunately, this trend is getting worse all the time. Author A constantly cites authors B, C and D, author B constantly cites authors A, C and D, and so on.

été fructueuses, et je pense qu'elles ne l'auraient pas été davantage si j'avais eu des milliers d'amis sur un média social.

Lire, comprendre et synthétiser

Une fois que j'ai choisi les pages qui m'intéressent et que je me suis assuré que ces sources sont indépendantes les unes des autres, il ne me reste plus qu'à lire et à faire la synthèse de ce que j'ai lu. Évidemment, à l'occasion, j'ajouterai mon grain de sel.

Honnêtement, c'est long. Je dois lire attentivement le texte et voir s'il contient des indices qui me permettront, grâce à d'autres recherches, de trouver plus de renseignements dans une autre source. Les compagnies qui vendent des produits informatiques, par exemple, n'évoquent que très rarement leurs concurrents.

Par contre, une fois que je sais dans quelle catégorie ils situent leurs logiciels, je peux faire une recherche sur la catégorie et souvent trouver des comparatifs « indépendants ». Quand l'analyse indépendante est faite par un blogueur anonyme, c'est peut-être de la pub nouvelle où l'on mousse un produit en relatant les propos de gens qui n'existent pas.

La meilleure validation que je puisse faire, c'est de voir si des gens qui ne s'aiment pas beaucoup racontent la même chose. Par exemple, dans le domaine de la traduction automatique, il y a des années, j'avais entendu la même histoire au sujet d'un entrepreneur spécialisé en pannes (dont le système tombait en panne quand quelqu'un arrivait avec de vraies données à tester), mais racontée par des gens qui ne se parlent plus.

Si le sujet qui m'intéresse concerne aussi des utilisateurs, j'essaie d'entrer en contact avec eux; ils sont ma source la plus précieuse d'information. Au lieu de penser que quelque chose pourrait être bon pour des langagiers, je peux alors savoir pourquoi c'est bon, ce qu'il reste à améliorer, etc.

Voilà comment se résume ma quête d'information en 2010. ■

think my luck would have been any better if I had thousands of friends on a social media site.

Read, understand and synthesize

Once I have chosen the pages that interest me and have ensured that the sources are independent, all that I have left to do is read and synthesize. Obviously, I occasionally put my two cents in.

To be honest, this part of the process takes a long time. I have to read carefully and check whether the text contains any indication that further research would lead me to find more information in another source. Companies that sell computer products, for example, very rarely mention their competitors.

However, once I know what category their software falls under, I can do a search on the category and often find "independent" comparisons. Independent analysis by anonymous bloggers could be a new form of advertising where companies laud their own product by relating the comments of people who don't exist.

The best way for me to confirm this is to see whether people who don't like each other very much say the same thing. For instance, in the area of machine translation, I heard a story several years ago about an entrepreneur who specialized in breakdowns (his system broke down whenever someone showed up with real data to test). I was told the same story by people who are no longer on speaking terms.

If the topic I'm interested in also concerns users, I try to get in touch with them. They are my most precious source of information. Instead of just thinking that something might be useful to language professionals, I can find out what makes it useful, what can be improved and so on.

And that's how I would sum up my quest for information in 2010. ■

Words Matter

Colleen McCullough

In the aftermath of Copenhagen

Cap and trade (*plafonnement et échange*)

The president of the United States discussed carbon emissions during the 2009 election campaign. *Cap and trade*, also called *emission trading* or *emissions trading*, is a system for trading emission credits (*crédits de pollution*) between polluters and non-polluters. A central authority sets a limit, or cap, on total emissions. Companies that need to increase their emission allowance must buy credits from those that pollute less.[1]

Carbon capture and storage (*capture et stockage de CO_2* or *CSC*)

Carbon is used elliptically to mean carbon dioxide. *Carbon dioxide capture and storage* (CCS) is a process consisting of the separation of carbon dioxide (CO_2) from industrial and energy-related sources, its transport to a storage location and its long-term isolation from the atmosphere.[2]

Carbon footprint (*empreinte de carbone*)

The latest trend is to be certified as having a *net zero carbon footprint* (*empreinte carbone nette zéro*).[3] The CSA online climate change glossary defines *carbon footprint* as the total greenhouse gas (GHG) emissions and reductions for an organization over a specific time period.[4]

Carbon neutral (*neutre en carbone*) or climate neutral (*climat neutre*)[5]?

When coal, oil and gas are burned, they produce carbon dioxide. Recent studies blame the cumulative emission of greenhouse gases, in particular CO_2, for rising global temperatures. As a result, the word *carbon* has come to mean all greenhouse gases that contribute to global warming. In order to reflect the fact that there are other types of greenhouse gases, some people use the expression *climate neutral* (*climat neutre*) rather than *carbon neutral* (*neutre en carbone* or *carboneutre*). However, the more popular *carbon neutral* was selected as the 2006 word of the year by the *New Oxford American Dictionary*.[6]

Carbon offset trading system (*système d'échange de crédits d'émission de carbone*)

Organizations that are serious about social responsibility can become certified as having a net zero carbon footprint by means of an environmental assessment of their operations to reduce the GHGs that cause climate change. Some organizations purchase carbon offsets by investing in renewable energy, such as solar and wind energy, or in tree-planting projects, because it is virtually impossible to be totally carbon neutral.

Carbon sequestration potential of agricultural sinks (*possibilité de séquestration de carbone par les puits agricoles*)

Carbon sequestration (*séquestration de carbone*)[7] requires the capture and removal of atmospheric CO_2. Increasing the land area under cultivation may result in greater CO_2 absorption (plants act as carbon sinks).[8] Agricultural sinks were discussed in the Kyoto Protocol on climate change.

Geoengineering (*géo-ingénierie*)[9]

Geoengineering is considered a last-ditch effort to save us from global warming. It may be loosely defined as "any engineering activity that is concerned with large-scale alterations to the Earth or its atmosphere."[10] Two grand schemes are being studied. The first approach is to pull CO_2 from the air (carbon sequestration). With the second, some percentage of incoming sunlight would be blocked to reduce temperatures. One suggestion is to do this by "injecting massive amounts of sulfur into the upper atmosphere"[11] like a huge volcano eruption, a solution which raises many issues, including ocean acidification. Other proposals include sunshades, space mirrors and spraying seawater into the troposphere on a long-term basis.

Judith Layzer at MIT thinks that carbon-removal schemes might hold some promise. These ideas include enhancements to natural biological processes that remove carbon from the air, or the development of technological substitutes such as "artificial trees" that could have the same effect.[12] ■

Notes

1 http://en.wikipedia.org/wiki/Cap_and_trade.
2 *TERMIUM Plus®*.
3 http://en.wikipedia.org/wiki/Carbon_neutrality.
4 http://csa.carbonperformance.org/index.asp?mode=glossary.
5 http://www.unep.org/climateneutral/Informations/Copenhaguedevientle100emembre/tabid/657/language/en-US/Default.aspx.
6 http://blog.oup.com/2006/11/carbon_neutral_/.
7 *TERMIUM Plus®*.
8 http://www.publications.parliament.uk/pa/cm200809/cmselect/cmdius/50/5007.htm.
9 http://www2.lactualite.com/valerie-borde/2009-09-10/la-geoingenierie-un-plan-b-pour-le-climat/.
10 http://www.publications.parliament.uk/pa/cm200809/cmselect/cmdius/50/5007.htm.
11 http://web.mit.edu/newsoffice/2009/geoengineering-11.html.
12 Ibid.

Le Service SVP, d'hier à aujourd'hui

The SVP Service: A brief history

Translation: Joëlle Lefebvre

C'est en 1953 que le Bureau des traductions* crée le tout premier service officiel de terminologie au Canada. Le Service de terminologie se voit confier le mandat de découvrir les termes nouveaux et leurs équivalents et d'aider les traducteurs dans leurs recherches. Il s'agit d'un service téléphonique, et un seul terminologue y est affecté. Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Voici l'histoire d'un service dont on ne saurait se passer...

Qu'est-ce que le Service SVP?

Le Service SVP est un service de recherche ponctuelle qui a pour but de fournir des réponses de qualité à des questions terminologiques et linguistiques dans les deux langues officielles du Canada, et ce, dans les plus brefs délais.

Historique

En 1964, le Service de terminologie prend le nom de « Centre de terminologie ». Le service téléphonique s'étend alors à l'ensemble des fonctionnaires fédéraux. Toutefois, le Centre ne comptait encore qu'un terminologue pour répondre à la demande croissante de renseignements.

En 1973, on crée un service de terminologie distinct pour la Défense nationale; quatre terminologues y travaillent d'arrache-pied. En effet, la charge de travail est aussi grande pour la Défense que pour l'ensemble des autres clients du Centre. Deux ans plus tard, le Service SVP du Bureau des traductions du gouvernement du Canada voit le jour.

Création du service

En 1975, le service de renseignements terminologiques du Bureau est créé sous le nom de « Service SVP ». Ce nom lui a été légué par la Banque de terminologie de l'Université de Montréal (BTUM), qui l'avait adopté pour son propre service de renseignements téléphoniques.

Selon le *Grand Robert*, « SVP » (s'il vous plaît) est un service téléphonique de renseignements et d'aide. Par exemple, on trouve à Paris : *SVP information, SVP Transport, Brigade de nuit SVP, société SVP*, etc. C'est à partir de cette notion que divers services de terminologie d'Europe et d'Amérique ont adopté l'appellation « SVP » pour désigner les services de consultation de nature documentaire, linguistique, terminologique, paralinguistique et paraterminologique qu'ils offrent à leur clientèle.

In 1953, the Translation Bureau created the very first official terminology unit in Canada. The unit was given the responsibility of identifying new terms and finding their equivalents and helping translators with research. At that time, the unit consisted of a phone-in service, which had only a single terminologist on duty. Much has changed since then. This is the story of an absolutely indispensable unit.

What is the SVP Service?

The SVP Service is a term research service that provides rapid, quality solutions to terminology and language problems in Canada's two official languages.

Background

In 1964, the terminology unit changed its name to Terminology Centre. The phone-in service was made available to all federal employees, but there was still only a single terminologist on duty to respond to the increasing demand for information.

In 1973, a separate terminology unit was created for National Defence. Its four terminologists worked relentlessly, because the workload for Defence alone was as heavy as that for all other Centre clients combined. Fast-forward two years, and the SVP Service of the Government of Canada's Translation Bureau was born.

Creation of the SVP Service

When it was created in 1975, the Bureau's terminology service was dubbed SVP. The name came from the Université de Montréal's terminology bank (BTUM), which had adopted the same name for its own phone-in service.

According to the *Grand Robert*, *SVP* (s'il vous plaît) is a phone-in service for inquiries and assistance. There are several SVP services in Paris, including *SVP information, SVP Transport, Brigade de nuit SVP* and *société SVP*. Based on this concept, various terminology services in Europe and North America have adopted the title SVP to designate the documentary, linguistic, terminological, paralinguistic and paraterminological consultation services they provide to their clients.

* Le Bureau des traductions est devenu le Bureau de la traduction dans les années 1980.

Vers 1980, l'appellation correspondant au sigle SVP devient « Services de vérification ponctuelle (SVP) », mais on reprend rapidement la désignation « Service SVP » que l'on connaît maintenant.

Au début, trois personnes sont affectées à temps plein au Service SVP, qui est alors un service exclusivement téléphonique. Jusqu'à l'arrivée de TERMIUM®, en 1976, ces personnes auront pour principal outil deux immenses fichiers rotatifs contenant plus de 100 000 fiches en carton produites par des traducteurs du Bureau. À l'époque, les traducteurs consignent le fruit de leurs recherches sur des cartons qu'ils conservent précieusement dans des boîtes.

En 1975, le Bureau acquiert la BTUM. Cette base de données d'à peine 60 000 termes constituera une partie du premier TERMIUM®. Aujourd'hui, TERMIUM® compte près de 4 millions de termes techniques et spécialisés, de sigles, d'abréviations, d'appellations officielles et de titres officiels de conventions, de traités et d'accords.

En 1976-1977, une équipe de 27 personnes travaille sans relâche pendant six mois afin d'épurer les fiches des traducteurs et de supprimer les doublons.

Au fil des ans

Fort de son nouvel outil, le Service SVP poursuit sa mission, si bien qu'en 1981, un réseau de sept postes téléphoniques[1] voit le jour. Sept employés assurent dorénavant le service à la clientèle. En 1986, une équipe de sept recherchistes est formée pour répondre aux questions qui touchent les appellations. Ainsi naît le Service SVP central, qui se subdivise en deux groupes : le Service SVP terminologique et le Service SVP appellations. Cependant, vers 1992-1993, on doit supprimer deux postes téléphoniques du SVP terminologique et réduire les heures d'ouverture du SVP appellations.

À cette époque, la majorité des demandes viennent du grand public, qui transmet ses questions surtout par téléphone et par télécopieur. Victime de sa grande popularité (près de 130 000 demandes traitées en 1993-1994), le Service SVP doit procéder à une répartition de sa clientèle téléphonique. Pour ce faire, on établit des règles afin de donner la priorité à certaines catégories de clients, comme les traducteurs et les pigistes du Bureau de la traduction, les

[1] Postes de travail où les terminologues s'installaient pour recevoir les appels

Around 1980, SVP was given the name Services de vérification ponctuelle (term verification services) to match the acronym, but the name SVP Service was soon readopted and is still in use today.

At first, three employees worked full-time at SVP, which was then exclusively a phone-in service. Until TERMIUM® came on the scene in 1976, the main tools used by the terminologists were two huge rotary files containing over 100,000 records. These records were essentially individual cards that had been produced by the Bureau's translators. At that time, translators recorded their research findings on cards, which they kept tucked away in boxes.

In 1975, the Bureau acquired BTUM, a data bank containing 60,000 terms that would form part of the first TERMIUM®. Today, TERMIUM® contains nearly four million technical and specialized terms, acronyms, abbreviations, official titles and names of conventions, treaties and agreements.

In 1976-77, a team of 27 people worked tirelessly for six months to clean up the records and remove duplicates, thereby creating a very useful term bank.

Over the years

Armed with its new tool, the SVP Service continued its mission, and in 1981, a permanent team of seven employees was created; there were now seven telephone stations[1] in place to handle client requests. In 1986, a team of seven research officers was formed to answer questions pertaining to proper names. Thus was born the central SVP Service, which was divided into two groups: SVP Terminology and SVP Official Titles. However, around 1992-93, SVP Terminology had to close down two workstations and SVP Official Titles had to cut its hours of operation.

At that time, most requests came from the general public and were submitted by telephone or fax. Owing to its huge popularity (close to 130,000 requests were processed in 1993-94), the SVP Service had to categorize its telephone clients. Rules were established to give priority to certain clients such as Translation Bureau translators and freelances; federal, provincial and municipal employees; and employees of Crown corporations. The SVP Service nonetheless kept

[1] Workstations where terminologists answered phone inquiries

fonctionnaires fédéraux, provinciaux et municipaux et les employés des sociétés d'État. On continue tout de même à répondre aux demandes des organismes internationaux, des organismes non gouvernementaux sans but lucratif, des pigistes sans contrat avec le Bureau et du grand public.

En 1995, en raison de nouvelles restrictions, il ne reste qu'un poste téléphonique pour répondre aux demandes du SVP terminologique et on procède à la fermeture du SVP appellations. Un système de rotation est instauré : chaque terminologue répondra tour à tour aux clients à raison d'une heure et demie par jour. Puis, en juin 2002, on abolit le service téléphonique du Service SVP, puisque la majorité des clients transmettent désormais leurs demandes par courriel.

Aujourd'hui

Trente-cinq ans plus tard, le Service SVP du Bureau de la traduction du gouvernement du Canada est encore bien vivant. Une équipe formée d'une soixantaine de terminologues et de recherchistes en appellations officielles continue de se partager les demandes ponctuelles des traducteurs et des clients du Bureau tout en consacrant beaucoup de temps à l'enrichissement de TERMIUM®, à la normalisation de la terminologie au sein du gouvernement fédéral, à la participation à divers comités de terminologie et à la publication de bulletins de terminologie et d'outils d'aide à la rédaction. À l'heure actuelle, le Service SVP s'adresse encore aux traducteurs du Bureau, à la fonction publique, aux sociétés d'État, aux organismes internationaux et aux organismes non gouvernementaux sans but lucratif. Longue vie au Service SVP! ■

Sources

Archives du Service SVP

Jean Delisle. *La terminologie au Canada : Histoire d'une profession*, 2008

Bureau de la traduction. *TERMIUM® – 3 500 000 termes... pour l'instant!*

accepting requests from international organizations, private non-profit organizations, freelances without a contract with the Bureau and the general public.

In 1995, because of new limitations on service, SVP Terminology was left with only one telephone station to answer inquiries, and SVP Official Titles was shut down. A rotation system was implemented in which each terminologist would take a turn responding to requests from clients for one and a half hours per day. Then, in June 2002, the SVP phone-in service was eliminated, as most clients were submitting their requests by email by that time.

Today

After some 35 years, the SVP Service of the Government of Canada's Translation Bureau is still going strong. A team of about 60 terminologists and official title researchers continue to answer term requests from the Bureau's translators and clients while devoting much of their time to improving TERMIUM®, standardizing terminology within the federal government, sitting on various terminology committees and publishing terminology bulletins and writing tools. Today, SVP is targeted to the Bureau's translators, the public service, Crown corporations, international organizations and private non-profit organizations. Long live the SVP Service! ■

Sources

SVP Service archives

Delisle, Jean. *La terminologie au Canada : Histoire d'une profession*, 2008

Translation Bureau. *TERMIUM® – 3 500 000 terms and counting...*

Note de la rédaction
Editor-in-Chief's Note

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :

   Éditions et Services de dépôt
   Ottawa (Ontario) K1A 0S5
   Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
   1-800-635-7943 1-800-565-7757

2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.
   Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Jean-Sylvain Dubé
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-956-8473
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2010

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:

   Publishing & Depository Services
   Ottawa, Ontario K1A 0S5
   Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
   1-800-635-7943 1-800-565-7757

2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.
   Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

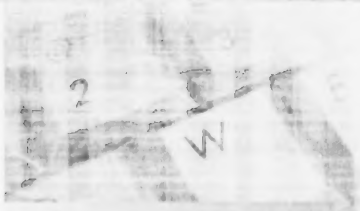
Jean-Sylvain Dubé
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-956-8473
Fax: 819-953-8443
Email: jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2010



L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

***L'Actualité langagière*, c'est**

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

***Language Update* is**

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it, you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca